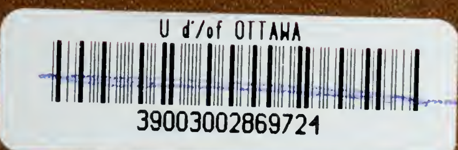
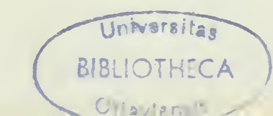


U d'/of OTTAWA
39003002869724



L. J. Pinault
Ottawa, Ont.
1904

LETTRES

COCHINCHINOISES

sur

LES HOMMES ET LES CHOSES DU JOUR

ECRITES A L'EMPEREUR DE LA CHINE

par trois mandarins de première classe,

TRADUITES

PAR ALBÉRIC SECOND

Orientaliste du Charivari.

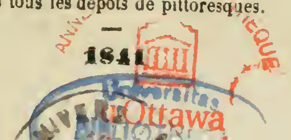
PARIS

CHEZ MARTINON, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4

Et dans tous les dépôts de pittoresques.

—

1841



Imprimerie Lange Lévy, rue du Croissant, 16.

Depuis deux mois, Paris a l'honneur de compter au nombre de ses habitans trois Cochinchinois, venus tout exprès du fin fond de la Cochinchine pour étudier nos mœurs et nos bitumes, connaître nos usages et nos chemisiers, et se faire une idée exacte de notre civilisation et de nos sous-jupes Oudinot.

Tous trois sont mandarins de première classe, descendent du soleil par les femmes, et sont un peu cousins de la lune. Ils ont les dents teintes en noir et les ongles peints en rouge; du reste, ils mangent avec leur bouche, regardent avec leurs yeux et ne marchent point sur les mains. On a observé qu'ils ont coutume de prendre un siége toutes les fois qu'ils désirent s'asseoir; mais, comme le père

enrhumé des *Saltimbanques*, ils ne s'asseoient jamais quand ils sont debout.

L'aîné s'appelle Ouyan-Touan, ce qui signifie, en langue cochinchinoise, *brise du soir;* le cadet s'appelle Ouyou-Touou, autrement dit *fils des fleurs*, et le plus jeune a nom Ouyo-Touo, en d'autres termes *rosée du matin*. Ces noms-là ne valent-ils pas nos Eugène, nos Anténor et nos Polycarpe?

Les trois Cochinchinois emploient leur temps en sages qui en connaissent tout le prix; il n'y a pas une minute dans leur journée qui n'ait sa destination précise. En six semaines, ils ont vu plus d'églises, plus de promenades, plus de musées, plus de cafés, plus de théâtres, plus de débits de tabac et plus de monumens de toutes sortes que les Parisiens n'en voient dans tout le cours de leur vie.

Ils ont pris une citadine, à l'heure, tout comme M. de Montalivet lorsqu'il veut faire ses visites d'apparat, avec cette différence qu'ils donnent pour boire au cocher, distraction qui n'est pas encore arrivée à l'intendant de la liste civile.

Les mandarins, en leur qualité de manda-

rins lettrés, sont les littérateurs officiels de la Chine. Ce sont eux qui rédigent *le Moniteur* de Pékin. Or, Fils des fleurs, Brise du soir, et Rosée du matin sont précisément trois feuilletonnistes très renommés dans le pays. Le sublime empereur de la Chine, qui commençait à s'ennuyer de l'éternelle monotonie de sa littérature indigène, a imaginé de les expédier en France, avec mission de lui rédiger une grande quantité d'*Impressions de voyage*, façon Alexandre Dumas.

Et les trois mandarins se sont mis en route.

Vainement l'empereur a voulu en garder un pour sa consommation quotidienne, ces héros d'amour fraternel ont déclaré qu'ils mourraient plutôt que de se séparer un instant. — Nous ne connaissons guère que les deux frères Cogniard et les quatre fils Aymon qui soient dignes de leur être comparés.

Conformément à la mission qu'ils ont reçue, les Cochinchinois adressent tous les cinq jours au grand Fich-tong-Kang, leur gracieux maître, un courrier chargé de leurs dépêches. Par un assemblage de circonstances trop longues à raconter, il se trouve que ces dépêches passent

par nos mains avant d'arriver au courrier qui les emporte. En conséquence, nous ne nous sommes fait aucun scrupule d'en briser le cachet et d'en prendre connaissance. — C'est d'ailleurs un usage reçu dans les meilleures sociétés — en commandite.

Les pages qu'on va lire sont donc empruntées textuellement à la correspondance d'Ouyan-Touan, d'Ouyon-Touon et d'Ouyo-Touo. Le lecteur n'oubliera pas que ce sont eux qui s'expriment et que c'est à eux seuls qu'il doit s'en prendre, s'il est parfois blessé des opinions excentriques et des jugemens téméraires éparpillés dans ce petit volume.

ALB. S.

I

Paris, 15 décembre 1840.

Après une traversée des plus heureuses, s'il faut en croire le capitaine à qui nous étions confiés, et pendant laquelle nous n'avons pas cessé de ressentir d'horribles douleurs d'estomac, notre vaisseau a enfin touché la terre promise, et nos pieds ont foulé le sol du beau pays de France.

Le beau pays de France est un lieu où rè-

gne incessamment une température dont tu te ferais difficilement une idée. Depuis notre arrivée nous n'avons pas encore aperçu un rayon de soleil. Les jours où il ne pleut pas, il neige; les jours où il ne neige pas, c'est différent, il pleut.

Les Français, qui probablement savent à quoi s'en tenir là dessus, prennent des précautions infinies pour se préserver du froid. Les riches entassent sur leur dos plusieurs vêtemens accumulés, et abritent leur menton sous une large bande de laine rouge ou verte, qu'on appelle un *cache-nez*, sans doute parce qu'elle sert à garantir le menton.

Ils cachent aussi leurs mains dans d'autres espèces de mains, faites en peaux de bête, ce qui ne l'est pas du tout.

Pour nous, qui avons conservé nos costumes ordinaires, nous sommes, depuis quelques jours, en butte à une singulière maladie: figure-toi, illustre empereur, que, de temps à autre, il nous passe comme un grand frisson par tout le corps; nous ressentons un picotement dans le nez, suivi d'un ébranlement dans le cerveau; notre bouche s'entr'ouvre

convulsivement, et nous faisons *hastch! hastch! hastch!* à plusieurs reprises.— Les personnes qui nous voient dans ces momens-là nous disent : « Dieu vous bénisse! » et portent la main à leur chapeau. Nous aimerions mieux les voir porter remède à notre maladie.

⁂ Les Français passent pour être le peuple le plus spirituel de l'univers. C'est du moins une opinion qui semble très accréditée en France. Le fait est qu'ils se distinguent par toutes sortes d'inventions auxquelles on ne saurait trop accorder d'éloges.

Ces inventions se succèdent avec une telle rapidité, que le gouvernement s'est vu dans l'obligation de faire construire un vaste bâtiment où, toutes les cinq années, chaque Français a le droit de venir exposer sa petite invention. C'est à cette époque surtout que le génie créateur de ce peuple spirituel se développe dans toute sa plénitude.

Il y en a qui inventent des choses d'une utilité déclarée générale, mais d'une exécu-

tion reconnue impossible. Tout ce que le reste imagine est très facile à exécuter, mais ne servirait absolument à rien, si l'on se donnait la peine d'en consommer l'exécution, — ce qui n'empêche pas ces inventeurs de prendre un brevet d'invention.

Prendre un brevet d'invention, c'est acheter le droit de passer, durant un certain temps, pour un homme remarquable; — pour un ami des lumières — ou pour un bienfaiteur de l'humanité.

Pour cinq cents francs, une fois donnés, on est un homme remarquable pendant cinq ans.

Pour mille francs, on est, pendant dix ans, considéré comme un ami des lumières.

Moyennant quinze cents francs, on passe à l'état de bienfaiteur de l'humanité, — et cela pendant quinze ans.

Après quoi, s'il néglige de renouveler son bail, l'homme remarquable disparaît; — le bienfaiteur de l'humanité s'évanouit; — l'ami des lumières rentre dans une profonde obscurité.

*** Le peuple français n'est pas seulement

le peuple le plus spirituel de l'univers, il en est aussi le plus belliqueux. Si on le laissait faire, il chercherait noise aux cinq parties du monde; mais on ne le laisse pas faire; tant s'en faut! ce que voyant, les Français se sont mis à porter de grandes moustaches et à jouer au soldat avec fureur. Tous les mois, sous un prétexte quelconque, — et même le plus souvent sans aucun prétexte, — ils se déguisent en militaires, endossent la capote, s'arment du fusil de munition, font des patrouilles et passent la nuit au corps de garde, couchés sur quatre planches. — Ils appellent cela se faire la main.

Le gouvernement, qui connaît le faible de son peuple, a décidé, uniquement pour flatter ses goûts, que tout jeune Français, âgé de vingt ans accomplis, doit se consacrer pendant sept ans à la défense de la Patrie.

C'est pourquoi la plupart des jeunes Français parvenus à ce bel âge, cherchent avec le plus vif empressement tous les moyens imaginables pour se dispenser de défendre la patrie.

Ceux qui ont de l'argent envoient le premier venu la défendre à leur place. Pour ceux

qui ont moins d'argent encore que de bonne volonté, ils ont recours à des ruses incroyables.

Il y en a qui se laisseraient volontiers mourir de faim dans l'espoir de paraître doués d'une complexion délicate.

D'autres se placent sur le nez de petites pinces en argent, où sont emmanchés des morceaux de verre taillés en rond et qu'on nomme des lunettes.

Ceux qui ont le malheur d'être bien bâtis et au grand complet, ne se consolent pas des rigueurs du destin à leur égard. — On envie la bosse des bossus ; — les scrofuleux et les lépreux sont proclamés les plus heureux des hommes ; — la cécité est considérée comme un bienfait des dieux.

⁂ Outre leur qualité de peuple spirituel et belliqueux, les Français revendiquent aussi le titre de peuple libre par excellence. Et de fait, ils jouissent d'une liberté illimitée.

Pourvu qu'un Français observe avec amour les soixante-dix-sept mille huit cent quatre-vingt-douze lois qui le régissent ;

Pourvu qu'il ne trouve rien de beau, de grand, de bon, de parfait et d'admirable comme

Le gouvernement du roi;

Les ministres du roi ;

Les tribunaux du roi ;

La police du roi ;

Les fonctionnaires du roi ;

Les censeurs du roi

Et les gardes-champêtres du roi ;

Pourvu qu'il s'abstienne d'imprimer son opinion sur tout ce qui tient à quelqu'un ou à quelque chose ;

Pourvu qu'il paie régulièrement ses impositions mobilières et immobilières ; — ses contributions directes et indirectes ; — sa cote personnelle ; — son impôt sur le vin, sur la viande et sur le sel ;

En un mot, pourvu qu'il fasse, la plupart du temps, tout le contraire de ce qu'il voudrait faire, le peuple français est et demeure le peuple le plus complètement libre qui se puisse imaginer.

∴ Nous avons dit l'esprit, le courage et la

liberté du peuple français; ce n'est pas tout.

Ce peuple, gardien des vieilles traditions, est resté d'une délicatesse extrême dans ses relations avec les femmes. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir un seul des livres qui se publient en France. Ce ne sont de tous côtés que dévoûmens de femmes, héroïsmes de femmes et panégyriques de femmes. Un poète du pays parlant à ses concitoyens, s'est même écrié :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

et ce vers médiocre a suffi à le rendre célèbre.

Aussi il fait beau voir la façon poétique et même touchante dont s'accomplissent la plupart des unions de France.

Lorsqu'un Français songe à se choisir une compagne dont l'affection, les soins prévenans et la vive tendresse lui allégent le fardeau de la vie, il commence par se faire habiller à neuf des pieds à la tête, — des bottes au chapeau. Puis il établit son domicile dans les promenades publiques et dans les spectacles, prend un maître à danser et se fait introduire dans un grand nombre de sociétés d'élite — où l'on admet tout le monde.

Quand le jeune français a rencontré la femme de son cœur, l'ange de ses rêves, — c'est-à-dire celle dont la fortune lui semble la plus considérable qu'il puisse ambitionner, — il se présente chez le père de la jeune fille et lui parle en ces termes :

— Je serais bien aise de devenir votre gendre.

Le père se livre aussitôt à un long et consciencieux examen d'une minute, après quoi il répond :

— Votre position, quelle est-elle? expliquez-moi franchement votre position.

Alors le jeune homme explique franchement sa position.

S'il a trente-cinq ans, il en avoue vingt-huit; s'il est pauvre il se fait riche ; s'il est d'extraction vulgaire, il se déclare plus noble que le roi.

— Franchise pour franchise, reprend le père de la jeune fille ; je donne à mon enfant trois cent mille francs le jour de son mariage...

— Sans compter les espérances?

— Sans compter les espérances.

On entend par *espérances* les sommes que les parens laissent après leur mort. — C'est une expression consacrée. — Des jeunes gens, excellens fils du reste, ne se gênent pas pour dire : « Nous avons des dettes, mais cela ne nous préoccupe guère.... nous avons de si belles espérances ! »

Traduction libre :

J'ai des dettes, mais ma mère a un catarrhe. — Je suis inquiété par des créanciers, mais mon père est inquiété par la goutte.

II

Paris, 20 décembre.

Il y a tant de monumens et tant d'institutions à visiter dans Paris, que nous avons pris le seul parti raisonnable, qui est de voir les choses sans ordre et sans plan médités à l'avance, — à mesure que le hasard les fait passer sous nos yeux.

On nous a conduits, l'autre jour, devant un grand bâtiment carré, avec des colonnes,

un pérystile, une boîte aux lettres et plusieurs paratonnerres.

Ce bâtiment qui ressemble à une église et qui n'est pas une église, qui ressemble à un théâtre et qui n'est pourtant pas un théâtre, s'appelle le palais de la Bourse.

Tous les jours, de deux à cinq heures, il se passe là dedans des choses inimaginables. On voit des gens y arriver avec une belle fortune et en sortir ruinés complètement. D'autres qui n'ont aucune ressource apparente, s'y enrichissent en moins de temps qu'il n'en faut à un voleur de profession pour forcer une serrure. — Du reste, ce que nous en savons, ce n'est que par ouï dire; on nous a bien recommandé de n'y entrer que le moins possible. — Il paraîtrait que ce n'est pas un lieu sûr.

Les Français sont joueurs avec passion. Ils exposeraient volontiers leur patrimoine sur un coup de dés, sur une carte.

C'est pourquoi le gouvernement a ordonné la fermeture des maisons de jeu, de même qu'il avait ordonné la suppression de la loterie.

C'est pourquoi il laisse ouvert le palais de la Bourse, qui est aux maisons de jeu ce que mille est à un; — ce que la mort est au sommeil.

Si tout ce qu'on nous à conté au sujet de la Bourse est véridique; — s'il ne faut rien rabattre des nombreux récits qu'on nous a faits touchant les escroqueries, les vols et les brigandages de toutes sortes qui se consomment légalement dans cette caverne, nous pensons qu'on ne ferait pas mal de la réduire en cendres, — puisque, prétend-on, le feu purifie tout.

⁂ De ce que nous venons de te dire, illustre empereur, tu aurais tort de conclure que les Français sont un peuple frivole. Ils ont peut-être la tête un peu légère, mais leur cœur est excellent.

D'abord ils sont très charitables, et on ne peut pas plus philantropes. L'aspect de la misère leur est insupportable, à ce point que le pavé de leur capitale est couvert d'institutions dont on ne saurait trop approuver le but.

Exemple :

Dans un de leurs plus beaux jardins, nommé le Jardin-des-Plantes, et où il ne fleurit guère que des quadrupèdes, nous avons admiré un palais où la nation loge, chauffe et nourrit un nombre formidable de singes de toutes les espèces et de toutes les races. — On a calculé que les frais de construction et d'entretien absorbés par cet établissement feraient vivre trois cents familles nécessiteuses, et suffiraient à la fondation d'un hôpital.

Autre exemple, non moins concluant :

Une partie de la France vient d'être victime d'une inondation féconde en malheurs de tous les genres. Des villes ont été ravagées ; des maisons se sont écroulées par centaines ; des ponts ont été emportés ; des familles entières ont disparu, et à chaque instant l'on retrouve des cadavres.

Les Français se sont émus à l'aspect d'une aussi grande infortune ; leur bon cœur s'est apitoyé ; leur philantropie a éclaté dans tous les sens.

Aussitôt des commissions ont été nommées ; des comités se sont organisés sur-le champ.

Et maintenant, il n'y a pas de ville, — si petite soit-elle, — dont les habitans ne se donnent des concerts au profit des inondés ; — des bals au profit des inondés ; — des dîners au profit des inondés.

Ce dernier genre de souscription est même de tous celui qu'on adopte le plus généralement, et celui qu'on accueille avec la faveur la plus marquée.

*** L'autre jour, comme nous allions voir Notre-Dame de Paris, une des merveilles de cette ville merveilleuse, notre voiture s'est arrêtée devant une petite maison toute blanche, posée coquettement sur les bords du fleuve. Une grande affluence se pressait aux portes de cette charmante habitation, et nous restâmes long-temps à nous demander quels en pouvaient être les heureux habitans.

Par les fenêtres entre-bâillées du premier étage, une voix de jeune fille arrivait jusqu'à nous ; elle chantait un chant d'amour, et ses deux mains faisaient résonner un instrument

assez mélodieux, qu'on appelle un piano et qui fait beaucoup de bruit.

— Sans doute, disions-nous, ce sont deux jeunes époux que la foule vient complimenter sur leur bonheur. Joignons nos vœux à tous ces vœux, et prions le grand Foh de leur aplanir les sentiers de la vie, en faisant naître sous leurs pas des fleurs toujours fraîches et toujours parfumées.

Parlant ainsi, nous entrâmes.

Devant nous, il y avait un vitrage ; — derrière ce vitrage une grande table de pierre ; — et sur cette table de pierre, des cadavres nus.

Aux uns il manquait la moitié de la tête. D'autres avaient de grandes blessures encore saignantes dans le ventre et dans la poitrine. — D'autres enfin témoignaient d'un long séjour dans l'eau.

Nous étions à la Morgue.

C'est à la Morgue qu'on transporte tous les malheureux qui trépassent à Paris, sans que nul puisse dire ni qui ils sont, ni d'où ils viennent.

Tous les soirs, les morts du matin sont em-

portés dans un tombereau, — et tous les matins, la Morgue voit se renouveler sa provision de cadavres.

Quand nous sortîmes, la voix se faisait encore entendre.

C'était la fille du gardien de la Morgue qui chantait un chant d'amour.

III

Paris, 25 décembre.

Le peuple français n'est ni laid, ni beau, mais plutôt l'un que l'autre. Sa taille est au dessus de la moyenne; il est grand parleur, et le plus souvent il accompagne ses discours d'une pantomime très animée.

Ce peuple est fort gourmand et traite volontiers ses affaires les plus sérieuses le verre

à la main. Il a inventé une foule de boisson inconnues au reste de l'univers et qui ne mû rissent que dans son imagination. Il y en a qu chatouillent le gosier comme le frottement d'un plume d'oiseau-mouche et d'autres qui brû lent comme un fer rouge; — sans parler d celles qui pétillent dans les verres, moussen toutes seules et piquent le nez quand on le boit.

En fait de liqueurs, celle qu'on préfère ic passe pour tuer promptement ceux qui en fon un grand usage. — On la nomme *eau-de-vie*

On ne saurait imaginer rien de comparabl au luxe qui règne à Paris dans les cafés, res taurans et autres lieux où les Français on coutume d'aller reposer leur appétit et leu oisiveté.

L'or y ruisselle de toutes parts; le velours le bois d'ébène et de citronier y sont prodi- gués d'une incroyable façon; du haut en bas les murailles sont couvertes de splendides pein- tures qui représentent des jeunes personne décolletées jusqu'à la cheville. — On y est serv par des jeunes gens parfaitement frisés. Ce jeunes gens sont tous voués au célibat, et le

public prend bien soin de le leur remémorer, en les appelant, à chaque minute, *garçon* par-ci, *garçon* par-là.

Quant à ce que l'on mange dans ces établissemens, nous n'y avons pas pris garde. Nous ne dévorons que des yeux. — D'ailleurs, ce serait exécrable, que nous n'aurions pas la mauvaise grace de nous plaindre. — Tout ce que nous nous permettrons de dire, c'est que, dans la plupart de ces restaurans, il nous a semblé que les provisions sont beaucoup moins fraîches que les peintures.

⁂ Nous sortons du palais Bourbon, — d'où nous avons rapporté un grand mal de tête et un affreux bourdonnement dans les oreilles.

Le palais Bourbon est une vaste salle circulaire où se réunissent les représentans de la Nation Française, pour causer entre eux de leurs affaires domestiques, distribuer des bureaux de tabac à leurs amis et connaissances, et faire nommer chevaliers de la Légion-d'Honneur toutes les personnes qui leur sont indifférentes.

Pour représenter la Nation Française, deux conditions sont indispensables :

1° Prouver qu'on paie cinq cents francs de contributions annuelles.

2° Justifier d'un certificat de vaccine.

Il y a bien une troisième condition qui est celle d'avoir trente ans révolus ; mais il a été démontré que cette condition peut être facilement éludée.

Après cela, que vous soyez spirituel ou crétin, honnête homme ou taré, peu importe. On ne vous demande pas si vous êtes éloquent,— si vous avez le coup d'œil juste, — l'intelligence rapide, — l'habitude des affaires, — ni rien de semblable. On vous demande tout simplement si vous payez cinq cents francs et si vous êtes vacciné. — Voilà.

Les représentans de la Nation Française s'appellent des députés. Le député tient son mandat des électeurs.

Les électeurs sont des messieurs également vaccinés et payant, eux aussi, une certaine somme tous les ans.

Bien que l'électeur ne paie pas autant que le député, le député n'en est pas moins l'es-

clave, la propriété, la chose de l'électeur.

Un député qui accomplit consciencieusement son mandat doit être le commissionnaire et le *factotum* de ses électeurs et de toute leur famille.

C'est lui qui expédie à madame le bulletin des modes nouvelles ; lui qui achète les jouets de l'enfant ; lui qui fait les courses et les démarches dont monsieur se plaît à l'accabler.

La Nation Française est représentée par quatre cent cinquante députés, — ce qui explique pourquoi il n'y en a jamais plus de trois cents à leur poste. Les autres ne demanderaient pas mieux que de s'y rendre ; mais le séjour de Paris coûte tant d'argent ! mais la récolte du blé exige tant de soins ! mais l'œil du maître est si utile durant tout le temps des vendanges !

Les séances du palais Bourbon se divisent en deux catégories : celles qui offrent quelque intérêt, et celles qui n'en offrent pas du tout.

Les premières qui sont fort rares sont très suivies ; les secondes qui sont très fréquentes, sont fort négligées.

Un fait qui mérite d'être observé, c'est que

les séances dénuées d'intérêt sont précisément celles qui devraient en offrir davantage.

Ces jours là, en effet, comme il ne s'agit que de présenter un projet de loi sur des canaux ou de voter les fonds indispensables à la construction d'un chemin de fer,—toutes choses d'un intérêt réel,—messieurs les députés profitent de la circonstance, soit pour rendre quelques visites, soit pour aller faire un tour de promenade aux Champs-Elysées.

Mais, le lendemain, qu'il surgisse par hasard une de ces discussions brûlantes, fécondes en scandaleuses personnalités, — plus rapide que l'éclair le bruit va s'en répandre, les députés accourront en toute hâte et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le palais Bourbon sera assailli d'une foule ardente et passionnée.

*** Le chiffre des députés éloquens est très restreint ; celui des députés improvisateurs l'est encore plus.—Et cela se conçoit : il faut tant de mémoire pour improviser passablement!

Du reste, les députés ont trouvé un moyen

très propre à adoucir leurs chutes oratoires.

Il n'en est pas un qui n'invoque, comme circonstance atténuante de ses insuccès parlementaires « l'émotion bien naturelle qu'on éprouve en se voyant sur le point d'entretenir l'assemblée la plus imposante de l'univers. »

⁂ La chambre des députés est divisée en trois fractions qui, elles-mêmes, se subdivisent à l'infini, — ce sont la gauche, la droite et le centre.

Le centre a été inventé pour voter, les yeux fermés, contre les propositions de la droite et de la gauche qui, de leur côté, s'ameutent perpétuellement contre les propositions du centre.

Par malheur, le centre qui est, à lui tout seul, aussi nombreux que ses deux ennemis et qui, en outre, possède des poumons d'airain, parvient, le plus souvent, à étouffer les voix rivales sous ses mugissemens vainqueurs.

⁂ La durée commune d'un député est de

cinq ans, — au bout desquels les messieurs vaccinés, connus sous le nom d'électeurs, se réunissent de nouveau pour rechoisir des représentans à la Nation Française.

— Et pendant ce temps-là que fait la Nation Française ?

— La Nation Française se croise les bras et attend patiemment qu'on veuille bien lui apprendre le nom de ses représentans.

— Ah! ça mais, la Nation Française n'a donc pas le droit de les choisir elle-même ?

— Non, illustre Empereur ; ce droit lui est refusé. — Non pas qu'elle ne soit tout autant vaccinée que messieurs les électeurs, mais uniquement parce qu'elle n'a pas, comme eux, l'avantage de payer deux cents francs.

IV

Paris, 30 décembre 1840.

Un des plaisirs qui semblent le plus agréable aux Parisiens, sans contredit, c'est le spectacle. Il n'y a pas moins de vingt théâtres dans la ville. Nous comprenons peu ce genre de distraction, sur lequel d'ailleurs ils devraient être blasés depuis long-temps, car c'est toujours la même pièce qu'on représente devant eux.

Partout un jeune homme veut épouser une demoiselle; les parens, qui ont un autre gendre en perspective, s'opposent au mariage. Après un certain nombre de scènes intermédiaires, le rival est éconduit. Un personnage, en habit noir, avec un portefeuille sous le bras, paraît dans le fond du théâtre; c'est un notaire. Alors on chante un peu, et le jeune homme épouse la demoiselle.

Les Français se complaisent infiniment à la représentation de ces petites choses-là, qu'ils appellent *le miroir des mœurs*.

*** Les théâtres de Paris se divisent en théâtres royaux, en théâtres de vaudevilles et en théâtres de drames.

Les théâtres de drames et de vaudevilles sont en général des entreprises particulières que des spéculateurs exploitent à leurs risques et périls. Ce système n'a qu'un inconvénient, celui de placer les destinées de l'art dramatique entre les mains de malheureux qui ne peuvent que s'y ruiner, en ruinant l'art par contre-coup.

Les uns se font directeurs afin de pouvoir tutoyer des comédiens; —les autres pour avoir leurs entrées libres dans des coulisses; — le plus grand nombre parce qu'ils ont des maîtresses qu'une soi-disant vocation entraîne vers les planches, et que personne ne voudrait engager.

Etant directeurs, ils les engagent tout à leur aise. —C'est même leur premier acte d'administration.

Cette catégorie de directeurs ne fait que paraître et disparaître. Elle s'abîme bientôt dans le gouffre de la faillite, ne laissant rien après elle, pas même un exemple salutaire à ses successeurs.

Que son passif lui soit léger!

*** Les théâtres royaux puisent à deux sources : dans la poche du public et dans celle du gouvernement, dont ils reçoivent une subvention. — Ils n'en sont pas plus riches pour cela.

Il y a quatre théâtres subventionnés à Paris, l'Académie Royale de Musique, la Comé-

die-Française, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Italien.

Pourquoi le Théâtre-Italien est-il subventionné? Est-ce parce que la musique qu'on y chante n'est pas française?

Ou bien parce que les artistes qui la chantent ne sont pas français?

Ou encore parce qu'il n'a aucun besoin de la subvention pour vivre?

Nul ne pourrait le dire.

Quant à l'Opéra-Comique, c'est autre chose; et, là dessus, on sait à quoi s'en tenir.

Le directeur de ce théâtre est payé pour avoir constamment une troupe d'acteurs-chanteurs, de gens, en un mot, qui soient en état de chanter l'opéra et de jouer la comédie. — C'est pourquoi, à ce théâtre, ceux qui savent chanter sont détestables comédiens. En revanche, ceux qui sont supportables comme acteurs, ne sauront jamais chanter de leur vie.

⁂ La Comédie-Française est une philantropique institution qui a droit aux éloges de

tous les cœurs sensibles : c'est un lieu d'asile fondé pour la vieillesse.—Tout ce qui n'a plus ni dents, ni cheveux, ni fraîcheur, ni grace, ni jeunesse, ni engagement, ni chance d'être engagé nulle part, y est comblé de douceurs et de pensions.

A ce charmant théâtre, les amoureux portent perruque, les jeunes premières portent leur âge, — ce qui ne réjouit pas la vue,— et l'époque présumée de la naissance des grandes coquettes se perd dans la nuit des temps.

L'autre soir, on représentait *le Mariage de Figaro*, pièce où les principaux personnages sont un grand seigneur, âgé de trente ans, — sa femme, qui doit en avoir vingt-trois ou vingt-quatre, et deux domestiques, dont l'un est contemporain de son maître, et dont l'autre est plus jeune de quatre ans que sa maîtresse.

Les acteurs qui jouaient ce jour-là, n'avaient pas moins de cinquante, cinquante-cinq, soixante-huit et soixante-dix ans, ce qui fait un total de deux cent quarante-trois printemps. — A Paris, on appelle cela *l'illusion théâtrale*.

Un de ces rôles était rempli par une actrice nommée Mlle Mars, plus connue sous les pseudonimes de *bijou* et de *diamant*. — Cette actrice passe pour être moins âgée que ses enfans.

On n'est admis à la Comédie-Française que sur le vu d'un certificat de patte d'oie.

*** L'Académie Royale de Musique est un lieu consacré au chant et à la danse, et où le public ne prête aucune attention aux chanteurs et ne prend nul souci des danseurs.

Le répertoire de ce théâtre se compose de six ouvrages. Chacun a été joué près de deux cents fois, toujours devant les mêmes spectateurs, à qui il faut bien pardonner leur inattention soutenue.

A Paris, tous les théâtres ont un foyer. Le foyer est un endroit où le public va se promener durant les entr'actes du spectacle. C'est un salon qui se vide, s'emplit, se revide et se remplit plusieurs fois dans la soirée.

Le foyer de l'Opéra jouit d'une grande réputation d'esprit. C'est, nous a-t-on dit, le

centre de toutes les nouvelles piquantes et de toutes les anecdotes du jour. C'est le seul endroit où l'on sache encore causer et où l'on entende causer.

Comme bien tu penses, ô magnanime empereur, à peine arrivés à l'Opéra, notre premier soin a été de nous faire conduire au foyer.

Voici un échantillon des conversations piquantes que nous y avons entendues :

— Duprez est en voix ce soir.

— Chose est là, avec sa femme.

— Où çà ? dans une baignoire ?

— Non, à l'amphithéâtre.

— Tiens ! tiens ! tiens !

— A quelle heure pensez-vous que le spectacle soit terminé ?

— Vers onze heures ; — onze heures quelque chose.

— Avez-vous vu Rachel ?

— L'actrice ?

— Non ; la jument qu'Ernest vient d'acheter au comte de Blancvaux.

— Oui.

— Qu'en dites-vous ?

— Ma foi ! je n'en dis rien. — Et vous ?

— Ni moi non plus.

— Ah ! çà... il me semble que cet entr'acte n'en finit pas !

— Voilà un quart d'heure qu'il est commencé.

— C'est beaucoup trop.

— Mais, non ; j'aime assez à me dégourdir les jambes.

— Qu'est-ce qu'on a fait aujourd'hui à la Bourse.

— Rien du tout.

— Irez-vous samedi chez Mme de Lanchère ?

— Je ne le pense pas : je suis de garde.

— Je crois bien que je n'y irai pas non plus. J'ai un cor qui me fait horriblement souffrir.

— Vous voyez bien ce monsieur, là bas... décoré... avec des lunettes ?

— Oui. Eh bien ?

— Le connaissez-vous ?

— Je ne crois pas.

— C'est le beau-père de Trigaud.

— Si c'est possible ?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Vous êtes donc revenu d'Afrique?

— Depuis six semaines.

— Qu'est-ce qu'on fait de bon là bas?

— On remporte peu de victoires et beaucoup de bœufs.

— Y avez-vous gagné quelque chose?

— J'y ai gagné des rhumatismes.

— Ah ! on sonne... on va commencer.

— Adieu.

— Au revoir.

— Bien de choses à madame.

— Je n'y manquerai pas.

⁂ La réputation acquise au foyer de l'Opéra ne peut se comparer qu'à celle dont jouissent les coulisses du même théâtre.

Notre qualité d'étrangers nous a heureusement ouvert les portes de ce sanctuaire où nous avons vu toutes sortes de choses qui tiennent du prodige.

Il était environ six heures, — c'est le moment où tous les acteurs qui doivent chanter, danser ou figurer dans la soirée, viennent

troquer leurs habits de ville contre des oripeaux de théâtre.

Jamais spectacle plus étrange, et aussi plus affligeant, n'avait frappé nos regards.

Les hommes portaient des redingotes blanches, — à force d'avoir été noires, et des cravates noires, — à force d'avoir été blanches; ils étaient crottés plus haut que la cheville; l'aspect de leurs chapeaux serrait le cœur et, malgré la rigueur de la saison, ils étaient vêtus d'une façon qui faisait grelotter, rien qu'à les voir : — c'étaient les figurans.

Les femmes offraient un horrible mélange de plumes décolorées, de robes ternies, de socques désarticulés, de châles troués, de manchons rasés à blanc et de chaussures avachies. Pour quelques unes venues en fiacre, et pour quatre ou cinq arrivées en équipages, combien s'étaient rendues au théâtre pédestrement et à travers les boues parisiennes, — ce qui est tout dire!

Et tout cela, hommes et femmes, — jeunes et vieilles, — riches et pauvres, — tout cela avait l'œil cave, le regard terne et le teint affreusement décoloré.

Une heure s'écoula pendant laquelle nous examinâmes à loisir ce monde féerique appelé les coulisses. Nous vîmes des toiles salement barbouillées, des torrens en papier, des forêts de huit arbres, des coupes d'or en carton, des poignards à ressort, et partout, sur le plancher, des ouvertures béantes où, maintes fois, nous faillîmes disparaître.

Comme sept heures sonnaient, on vint nous prévenir que le spectacle allait commencer, et par un couloir sombre, on nous introduisit dans la salle.

Ici a commencé une série d'enchantemens auxquels il nous a été impossible de rien comprendre.

Ce fut d'abord une lumière éclatante qui, jaillissant de toutes parts, nous inonda comme d'une pluie de feu. Nous étions plongés dans une atmosphère parfumée où voltigeaient incessamment des miasmes pénétrans et voluptueux. A droite, à gauche, derrière, devant, partout, une foule compacte nous pressait, nous entourait, nous dominait.

Tout-à-coup une grande musique se fit entendre, le rideau se leva et nous poussâmes

un cri qui s'en fut se confondre et mourir dans les accords de l'orchestre.

Il n'y avait guère plus de cinq minutes que nous avions quitté les coulisses, et ces cinq minutes avaient suffi à opérer cent miracles.

Les toiles barbouillées de tout-à-l'heure s'étaient changées en lambris dorés : partout du marbre et du porphyre ; de l'or partout. Dans le fond, par une échappée de vue, on apercevait un jardin avec des fontaines jaillissantes, des touffes de fleurs, des sources d'eau vives et des arbres, — de vrais arbres, — où chantaient les oiseaux et dont le vent agitait doucement les feuilles.

La scène était couverte de seigneurs et de dames qui allaient et venaient, qui chantaient et qui dansaient. Ils étaient beaux, ils étaient jeunes, ils étaient vêtus de soie et de velours, et des milliers de pierreries scintillaient à leur tête, à leurs bras, à leur col, à leurs mains et sur leur poitrine.

Nous eûmes une peine infinie à reconnaître en eux les hommes tachés et les femmes crottées que nous avions rencontrés peu d'instans auparavant.

Les femmes montraient leurs jambes, leurs gorges et leurs cuisses ; — en vérité nous ignorons ce qu'elles ne montraient pas.

Une fois l'acte fini, nous courûmes aux coulisses. Nous avions hâte d'aller nous prosterner devant le prince et la princesse de la pièce. Leur chant nous avait causé d'inexprimables sensations.

Nous trouvâmes le prince occupé à jouer une partie de dominos avec un capitaine de pompiers.

Quant à la princesse, si gracieuse dans son costume de satin blanc, relevé de crépines d'or, elle mangeait beaucoup de veau froid dans un coin du théâtre.

V

Paris, 5 janvier 1841.

Depuis cinq jours, les Parisiens semblent tous atteints d'un accès de fièvre chaude. Les rues sont sillonnées d'un tas de gens qui se remettent, les uns chez les autres, des petits carrés de carton imprimé. — Il paraît que c'est la plus grande marque d'estime qu'on puisse se donner.

Depuis cinq jours, la sainte pudeur est foulée aux pieds de la façon la plus absolue. Tout le monde s'embrasse avec rage. Sur les promenades, sur les places, au coin des rues, on entend le bruit des baisers ; — et, ce qui est autrement immoral, on voit des femmes embrasser d'autres femmes et des hommes se jeter publiquement dans des bras masculins.

Nous-mêmes nous ne sommes point à l'abri de ces protestations de vive tendresse ; des personnes que nous n'avons jamais vues nous prennent les mains avec transport et nous les serrent avec fureur.

Depuis cinq jours les fils sont charmans avec leurs père et mère ; les maris sont aux petits soins auprès de leurs femmes ; les femmes sourient gracieusement à leurs maris et les domestiques devinent les volontés de leurs maîtres.

Nous nous sommes informés et l'on nous a assurés que pareille révolution s'accomplit tous les ans, à la même époque. Demain, nous a-t-on dit, les choses auront repris leur marche accoutumée : les fils redeviendront fourbes et dissimulés, les maris grondeurs et bourrus,

les femmes despotes et coquettes, les domestiques voleurs et insolens.

⁂ Nous avons visité dans les plus grands détails un monument très curieux, nommé le collége de France.

Le collége de France est un lieu où l'on enseigne toutes les langues vivantes, et même celles qui n'ont jamais vécu, — ces dernières surtout.

Le professeur chargé de la langue chinoise nous a fait le plus grand plaisir. Nous lui avons demandé : « Comment vous appelez-vous? » Il nous a répondu : « Vous êtes trop honnêtes; la mère et l'enfant se portent bien. »

Nous avons ajouté : « Quel est votre âge ? » Et il a répliqué aussitôt : « J'en mange quelquefois ; mais je préfère le haricot de mouton. »

Ce professeur touche un traitement de six mille francs, comme faible rémunération des bienfaits qu'il rend à la science.

⁂ Tout à côté du collége de France se

trouve la Sorbonne, autre monument à qui la science est également redevable d'une infinité de bienfaits.

Les professeurs de la Sorbonne sont tous choisis parmi les hommes les plus éminens : ce qui est fort bien vu, mais ce qui n'est pas sans inconvénient.

A titre d'hommes éminens, ils cumulent plusieurs fonctions qui n'ont qu'un seul tort, — celui d'être incompatibles.

Il y en a qui sont tout à la fois professeurs, députés, journalistes, membres du conseil d'État, inspecteurs des prisons, conseillers municipaux et membres de l'Académie Française.

D'où il suit que ces hommes éminens, mais trop occupés, n'ayant point le temps de faire leurs cours à la Sorbonne, se choisissent des suppléans parmi les hommes remarquables de leur connaissance.

Les hommes remarquables sont d'abord flattés de cette preuve de confiance. Peu à peu leur satisfaction diminue, et il arrive qu'un jour, étant invités à une partie de campagne, ou devant aller déjeûner en ville, ils deman-

dent au premier venu de vouloir bien les suppléer dans leurs fonctions de suppléans.

On cite un professeur, M. Saint-Marc Girardin, dont le cours de littérature française a été plus d'une fois rempli par le concierge de la Sorbonne.

*** Il y a, à Paris, un grand seigneur qui s'appelle M. de Castellanne et qui possède, dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel, l'une des curiosités de la ville.

Cet hôtel est doué d'une façade comme on n'en voit guère. Tout l'Olympe, vêtu d'une façon plus que légère, y grelotte affreusement dans des niches empruntées à l'épaisseur de la muraille.

Melpomène se tient accroupie au dessus de la porte cochère ; Polymnie et Therpsychore masquent les fenêtres du rez-de-chaussée ; une douzaine d'amours très joufflus dissimulent les tuyaux des cheminées, et Apollon, assis sur la pointe d'un paratonnerre, domine l'établissement de sa poétique influence. — Les envieux insinuent que c'est le seul côté piquant de la décoration.

Chaque pièce de l'hôtel Castellanne a sa destination marquée. Le rez-de-chaussée est occupé par une salle de spectacle. — Au premier étage, on dîne et l'on danse (Salons de cent couverts). — Au deuxième, cabinets de lecture, billards et divans, à l'usage des dames. — Dans le jardin, appareil complet de gymnastique, toujours à l'usage des dames qui, à certaines heures, y dansent sur la corde raide, y grimpent à des échelles, y franchissent des fossés et s'y livrent, en un mot, à toutes sortes de sauts périlleux.

L'hôtel de M. de Castellanne appartient à tout le monde, excepté à son propriétaire. Pour peu qu'on soit femme de lettres, mari de femme de lettres ou amant de femme de lettres, on est sûr d'y être parfaitement accueilli. La table de M. de Castellanne est toujours ouverte et sa porte n'est jamais fermée.

Aussi qui pourrait dire le nombre de sonnets, d'acrostiches, d'odes et de dythirambes qui lui pleuvent de tous les côtés? Aussi est-ce l'homme de France à qui l'on brode le plus de pantoufles, — à qui l'on dédie le plus de bretelles et de jarretières !

*** Les Lauriers de M. de Castellanne empêchaient M. Dusommerard de dormir.

En conséquence, M. Dusommerard s'est mis à rassembler dans son hôtel de la rue des Mathurins-Saint-Jacques tous les vieux pôts fêlés, toutes les vieilles tapisseries, tous les vieux meubles, toutes les vieilles armures, toutes les vieilles porcelaines et généralement toutes les vieilleries qu'il a pu rencontrer.

Puis il a ouvert les portes de son Musée au public toujours avide des spectacles dont la vue ne coûte rien.

L'hôtel Dusommerard qui offre l'aspect d'une vaste boutique de bric-à-brac, est accessible à tous venans, à la condition que chaque visiteur écrira son nom sur un registre, en y joignant une maxime philosophique ou poétique, à son choix.

Voilà la maxime que nous y avons tracée :

« O homme vertueux, qui dépenses ton
» temps et ton argent à amuser tes conci-
» toyens, tu ferais cent fois mieux de placer
» ta fortune en bonnes rentes sur l'Etat.

» Quand tu te seras ruiné à ce commerce, ô
» homme vertueux, pas un seul de tous ceux

» que tu as conviés chez toi ne te prêtera cent » sols ; pas un ne te saluera dans la rue, — » ô homme vertueux ! »

*** Comme il y a beaucoup de grands hommes en France, on a cru devoir leur construire un lieu de sépulture à part. Sur le fronton de ce lieu, nommé le Panthéon, on lit cette phrase concise et énergique :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE

Nous avons demandé à saluer la tombe des grands hommes qui reçoivent l'hospitalité du Panthéon.

On nous a montré la tombe de Voltaire et celle de Rousseau.

Nous avons demandé à en saluer d'autres.

Alors on nous a fait remarquer un écho qui repercute douze fois le son ; — on nous a fait admirer les peintures du baron Gros, et l'on nous a fait monter sur le dôme, d'où l'on découvre Paris et les alentours.

Décidément il paraît que les grands hommes sont plus rares que nous ne le pensions, en France, puisqu'on n'a encore trouvé que deux hôtes dignes des caveaux du Panthéon.

VI

Paris, 10 janvier.

C'est inouï la quantité de Français qui se font avocats !

Les avocats sont des personnes qui ont une robe noire, des mains noires, une figure noire et une chemise noire. Leur état est de parler devant d'autres robes et d'autres figures de la même couleur.—Plus long-temps ils parlent,

et plus grande est leur réputation. Après cela, peu importent les choses dont ils parlent; pourvu qu'ils parlent, c'est l'essentiel.—Il y en a qu'on peut prendre ainsi que les voitures, à l'heure. — *Nota.* Toute heure commencée se paie comme une heure entière.—Cela s'appelle défendre la veuve et l'orphelin.

⁂ Le peuple français est régi par un recueil de lois tellement claires, tellement précises, que la moitié de la nation passe son temps à soutenir des procès que lui intente l'autre moitié.

Chaque Français est censé connaître les lois de son pays. C'est pourquoi ceux qui ont des procès se voient contraints de recourir aux avocats et de confier leurs intérêts les plus chers à des tiers que ces intérêts n'intéressent pas du tout.

Les avocats sont ainsi faits, qu'ils plaident le pour et le contre, suivant le désir du client. — Après cela, que votre affaire soit bonne ou mauvaise, ayez tort ou raison, c'est là le moindre de leurs soucis. Qu'est-ce que vous

voulez? Des phrases à peu près écrites en français, une voix sonore, une pantomime expressive?... Rassurez-vous... on vous en donnera pour votre argent.

Si le soleil luit pour tout le monde, les procès ne luisent pas pour tous les avocats ; n'a pas qui veut son petit criminel à défendre, et il y a beaucoup de ces messieurs qui meurent de faim, faute d'une occasion de se faire connaître.

Aussi peut-on comparer les jeunes avocats se disputant une cause à des chiens affamés qui se disputent un os. C'est une vivacité, une ardeur dont rien n'approche. L'accusé est entouré, circonvenu; c'est à qui obtiendra sa pratique. On le comble d'égards, on l'accable de politesses, on lui offre du tabac, on l'appelle farceur, on lui tape sur le ventre, — geste affectueux, très familier aux Parisiens.

Après plusieurs années de cette profession, qui consiste à trouver tous les cliens plus blancs que neige et vertueux au premier chef, quels que soient d'ailleurs et leurs antécédens et leur moralité, l'avocat qui a de l'ambition et des protecteurs est nommé substitut près d'un tribunal quelconque.

Dès-lors, c'est bien toujours le même homme, mais ce n'est plus le même langage. L'avocat est mort! vive le substitut! L'un croyait à l'innocence du genre humain, l'autre ne croit plus à l'innocence de personne. L'un ne voyait que de pauvres victimes calomniées, l'autre ne voit que des scélérats qui cherchent à surprendre la religion de la justice. Jadis vous l'entendiez réclamer l'indulgence du tribunal pour tous ses semblables, aujourd'hui il sévirait contre l'auteur de ses jours!

Les avocats sont devenus une des puissances de l'époque. Ils ont tout abordé, tout envahi; ils ont déteint sur toutes choses. Partout leur influence se fait sentir, — influence personnelle, égoïste, mesquine, — pauvre en nobles instincts, en belles inspirations, — dénuée d'élévation, de grandeur, — mais riche en bavardages stériles, — féconde en petitesses de toute nature.

⁂ Le Louvre est un palais où sont enfermés les plus beaux tableaux des plus grands peintres qui aient existé.

Le Louvre est ouvert tous les dimanches à la foule qui, pendant six heures, court s'y repaître du plus magnifique spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Tout le monde est unanime sur ce point, qu'un seul jour par semaine ne suffit pas à la curiosité publique. — C'est pourquoi, durant quatre mois de l'année, les tableaux des grands peintres sont enlevés à l'admiration générale. On les enfouit sous des milliers de tristes tableaux dus au pinceau insignifiant des peintres contemporains.

En revanche, pendant ces quatre mois, le palais du Louvre est ouvert tous les jours et à toute heure.

C'est ce qu'on nomme, en France, le système des conpensations.

⁂ Décidément le peuple français est de tous celui qui sait honorer le plus délicatement la vieillesse.

Il est pour elle rempli d'égards, de soins et d'attentions touchantes.

Déjà nous avons parlé de la Comédie-Fran-

çaise ; — et la Comédie-Française n'est rien, cemparée à l'institution des Invalides et à celle du Luxembourg.

Quand un soldat a suffisamment servi sa patrie, quand il lui a fait hommage d'un de ses bras ou d'une de ses jambes, il est admis aux Invalides.

Là, le gouvernement a recours à des ruses très ingénieuses dans le but paternel de faire oublier à son hôte les désagrémens de sa position.

On continue à l'habiller en militaire ; on lui permet l'usage du sabre les dimanches et jours de fêtes ; on lui fait monter la garde de temps en temps, et lorsque sa conduite a été satisfaisante, on lui permet de nettoyer les canons de l'Esplanade ; — si bien que l'invalide se prend à rêver qu'il a l'usage de tous ses membres et qu'il est encore sous les drapeaux.

⁂ Le Luxembourg est au monde politique ce que les Invalides sont au monde militaire.

Un député n'est-il plus bon à rien ? est-il

usé jusqu'à la corde? sa réélection est-elle douteuse? ou bien a-t-il succombé dans la lutte électorale? vite on le transporte au Luxembourg, et on le baptise pair de France.

Là, le gouvernement a recours à des ruses très ingénieuses, dans le but paternel de faire oublier à son hôte les désagrémens de sa position.

On le revêt d'un uniforme brodé sur toutes les coutures ; on le place dans une salle circulaire, comme au Palais-Bourbon ; on lui présente des projets de loi imaginaires ; on le laisse discourir et voter ; — si bien que le pair de France rêve au temps passé et se prend au sérieux.

C'est là ce qu'on peut appeler de la philantropie spirituelle. Grace aux précautions du gouvernement, le bonheur des invalides et des pairs de France ne s'éteint qu'avec eux. Tant qu'ils vivent, ils demeurent persuadés qu'ils sont encore utiles à quelque chose.—Et qu'est-ce que le bonheur, sinon une illusion de plus ou moins de durée.

⁂ En notre qualité de mandarins lettrés,

nous nous sommes inquiétés de la position physique et morale des gens de lettres en France. —Leur position n'est pas florissante.

Le gouvernement ne fait rien pour eux ; les journaux ne les paient guère, et les libraires ne les paient pas. Ils se déchirent les uns les autres, et guettent sans cesse l'occasion de se faire tout le mal possible. — Quelques uns ayant eu l'idée de fonder une société destinée à représenter et à défendre les intérêts de tous, ce projet a soulevé d'immenses clameurs et rencontré des adversaires acharnés. Pourtant le bon sens l'a emporté et force est restée, cette fois, au bon droit et à la raison. C'est rare.

⁂ La France paraît être la mère-patrie des femmes de lettres ; elles y poussent comme des champignons dans une cave.

Les travaux spirituels de ces dames étant loin de leur donner de quoi vivre, elles exercent en outre, pour la plupart, quelque profession manuelle.

On nous en a cité une qui fait des souliers et des élégies ; — une autre rédige des feuilletons et des notes de blanchisseuses ; — une

troisième travaille pour un théâtre et pour deux lingères.

En France, les femmes de lettres s'appellent des *bas-bleu*.

Ce nom n'a qu'une origine possible, à savoir, que ces dames sont presque toujours chaussées de bas blanc-sale.

*** On permet aux femmes de lettres de se marier.

Dans le ménage du bas-bleu, c'est le mari qui va au marché; c'est lui qui compte avec la cuisinière; — lui qui raccommode le linge; — qui fait les confitures, — et qui garde la maison.

Quant aux enfans, il n'est pas très sûr que ce soit lui qui les fasse; mais il est à peu près certain que c'est lui qui leur donne à têter.

VII

Paris, 15 janvier

Dans cette lettre, nous traiterons
De la prospérité de la France,
De l'élévation de la France,
Du rang qu'occupe la France parmi les autres nations,
Et de l'union qui règne dans le peuple français.

DE LA PROSPÉRITÉ DE LA FRANCE.

—

La prospérité de la France. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . , ... , ...

. . . .

. . . .

. . . . , ...

. . . .

. . . .

. . . . r . . . .

. . . .

DE L'ÉLÉVATION DE LA FRANCE.

—

L'élévation de la France . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

DU RANG QU'OCCUPE LA FRANCE PARMI LES AUTRES NATIONS.

—

Le rang qu'occupe la France parmi les autres nations . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

DE L'UNION QUI RÈGNE DANS LE PEUPLE FRANÇAIS.

—

L'union qui règne dans le peuple français

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

VIII

Paris, 20 janvier.

Le peuple français est le plus studieux de tous les peuples, s'il faut en juger par le nombre de bibliothèques disséminées dans Paris.

Ces bibliothèques sont fréquentées par une très petite quantité de personnes qu'on peut diviser en quatre classes :

1° Jeunes gens de quinze à vingt ans qui viennent y dévorer, en cachette, des romans

graveleux qu'ils n'oseraient pas lire devant leur mère.

2° Littérateurs érudits qui viennent y copier de vieux livres qu'ils ne tarderont pas à publier sous leur nom.

3° Oisifs et pauvres diables qui viennent demander aux bibliothèques du feu pendant l'hiver, de l'ombre pendant l'été.

4° Étrangers qui viennent là comme ils sont allés au Jardin-des-Plantes, uniquement parce qu'il faut bien aller partout, lorsqu'on est à Paris.

Les bibliothèques donnent lieu à plusieurs sinécures parfaitement inutiles, mais parfaitement rétribuées.

Il y a des directeurs qui reçoivent huit mille francs pour ne rien diriger ; — des conservateurs à qui l'on alloue six mille francs pour conserver, à peu près comme les directeurs dirigent, — et des employés qui ne reçoivent que douze cents francs.

Il est bien entendu que ce sont ceux-là qui font toute la besogne.

Nous nous imaginions que les places de conservateurs et de directeurs de bibliothè-

ques étaient réservées à de vieux littérateurs qu'on récompensait ainsi de leurs grands travaux et des nobles études de toute leur vie.

C'était une erreur. — Ces places, comme une infinité d'autres, servent à payer des dévoûmens politiques. Ce sont là de ténébreuses transactions dans lesquelles la littérature n'a rien à voir; — Dieu merci.

⁂ D'ailleurs, on a reconnu que la littérature est suffisamment récompensée par l'institution des quarante fauteuils de l'Académie française.

L'Académie française est une société — autorisée par M. le préfet de police, — dont tous les membres sont déclarés immortels et touchent, en conséquence, une pension de quinze cents francs jusqu'au jour de leur mort.

Une fois par semaine, les académiciens se réunissent à l'Institut, prennent place sur des banquettes rembourrées en foin, — qu'ils s'obstinent à appeler fauteuils, — et là, après s'être mutuellement souhaité le bonjour, et après s'être demandé de leurs nouvelles réci-

proques, ils se livrent à leur travail hebdomadaire.

TRAVAIL HEBDOMADAIRE

DE MM. LES ACADÉMICIENS.

(A droite.)

— Brrrrrrrr ! Il fait froid aujourd'hui ! ça pince.

— La Seine prendra cette année.

— Elle est déjà prise.

— Vous croyez qu'elle est déjà prise ?

— Je ne le crois pas ; j'en suis sûr.

— Eh bien ! moi, je ne l'aurais pas cru.

— Vous auriez eu tort.

— J'en conviens.

(A gauche.)

— Où dînez-vous ce soir ?

— Au café de Chartres. — Et vous?

— J'ai aussi comme un désir d'aller chez le traiteur.... Ma femme me fera une scène.... Mais ça m'est égal... Dans tous les cas, je vous préviens que je n'irai pas au café de Chartres.

— Pourquoi cela ? le poisson y est toujours si frais !

— D'accord ; mais la viande n'y est jamais assez cuite.

— Vous n'êtes donc pas pour la viande saignante, vous ?

— C'est plus fort que moi, la vue du sang me fait mal.

— On voit bien que vous n'avez pas composé des tragédies ! La vue du sang ne me fait absolument rien, à moi ! C'est au point que je recommande toujours au garçon de me servir mes côtelettes bêlantes.

(*Au centre.*)

— C'est une découverte admirable !

— Admirable est le mot.

— Quoi donc ? De quoi s'agit-il?

— Figurez-vous une pommade qui enlève

jusqu'à la moindre trace des rides. C'est mieux que la fontaine de Jouvence.

— Donnez-moi donc l'adresse : j'en ferai usage.

— Ce n'est pas tout ; elle teint les cheveux d'une façon merveilleuse.

— Vraiment ?

— Voyez plutôt.

— J'en achèterai en sortant.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

— Et moi aussi.

(*A droite. — A gauche. — Au centre. — Partout.*)

— Si nous nous en allions ?

— Allons-nous-en.

LE PRÉSIDENT. — La séance est levée.

Fin du travail hebdomadaire de MM. les Académiciens.

⁂ Toutes les fois qu'un immortel descend dans la tombe, il se fait un grand remue-ménage parmi les littérateurs français.

Ceux qui pensent avoir des droits au fauteuil (lisez banquette) vont aussitôt rendre visite à leurs futurs collègues et solliciter leurs suffrages. — Comment donc! s'écrient les Immortels, nos voix vous appartiennent; elles n'appartiennent qu'à vous. — En douter, serait nous faire injure.

Nota. — Cent quarante-huit candidats se présenteraient à la file, qu'ils recevraient tous la même réponse.

Les candidats naïfs s'endorment dans leur confiance et ronflent sur les deux oreilles.

Arrive le jour de l'élection; — et les candidats ne sont pas médiocrement surpris, en apprenant que l'homme de lettres appelé à l'honneur d'occuper la banquette (prononcez fauteuil) académique est un jardinier, — ou un restaurateur, — ou un pharmacien, — ou un chemisier, — ou tout ce qu'on veut, excepté un homme de lettres.

*** Puisque nous parlons Académies, disons quelques mots de l'Académie des sciences.

L'Académie des sciences est une réunion de savans qui ont voué leur vie au travail. Ils n'ont d'autre amour que le travail, d'autre passion que le travail ; ils travaillent le jour, la nuit, pendant leurs repas et pendant leur sommeil. Il y en a cinq ou six qui travaillent jusqu'à trente heures par jour.

En ce moment, l'Académie des sciences s'occupe de résoudre un grand problème d'une importance que tout le monde peut apprécier.

Il s'agit de savoir si les diamans contiennent ou ne contiennent pas une goutte d'eau.

L'Académie est divisée en deux camps : ceux qui sont pour la présence de la goutte d'eau jettent feu et flammes ; — ceux qui sont pour l'absence de la goutte d'eau jettent flammes et feu.

L'Europe attentive est suspendue aux lèvres de l'Académie. — Les diamans attendent dans la plus vive anxiété l'arrêt de ces messieurs des sciences.

*** On nous a conduits à la Grande-Chaumière.

La Grande-Chaumière est une succursale de la Sorbonne et du collége de France, où les élèves suivent toutes sortes de cours avec une application extraordinaire.

Après trois ans de fréquentation assidue, ces jeunes gens retournent dans leurs familles, dont ils font l'orgueil par leur façon gracieuse de danser le cancan en qualité de médecins, et de culotter des pipes sous le titre de procureurs du roi.

XI

Paris, 25 janvier.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la moitié de Paris fait *vis-à-vis* à l'autre moitié dans un immense quadrille.

On danse à l'Opéra, — à l'Opéra-Comique, — à la Renaissance,— à la Porte-Saint-Martin, — à l'Ambigu-Comique,— à la salle Vivienne, — à la salle Saint-Honoré, — au bazar Mon-

tesquieu, — au Prado, — au Wauxhall, — au salon de Mars, — et au salon d'Apollon.

On danse au faubourg Saint-Germain, — au faubourg Saint-Honoré, — et dans la Chaussée-d'Antin.

On danse chez les agens de change, — chez les fabricans de chandelles, — chez les pairs de France, — chez les tailleurs, — chez les avocats, — chez les dentistes, — chez les bottiers, — chez les pédicures, — et chez les conseillers d'Etat. — On danse partout.

A en croire certaines petites notes insérées dans les journaux, les bals de l'Opéra, ceux de l'Opéra-Comique et de la Renaissance sont le rendez-vous de tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Là seulement on s'amuse ; — là seulement on trouve du plaisir, des émotions, du bonheur, de l'esprit, des aventures et des femmes charmantes.

Nous nous sommes fait conduire au bal de l'Opéra, au bal de l'Opéra-Comique et au bal de la Renaissance.

DESCRIPTION DES PLAISIRS
QUE L'ON GOUTE AU BAL DE L'OPÉRA.

ONZE HEURES. — Les portes ne sont pas en-

core ouvertes. — La foule attend les pieds dans la neige. — Elle s'impatiente et hurle des chants obscènes, en manière de distraction. — Plusieurs montres et pas mal de foulards disparaissent de la poche de leurs légitimes propriétaires. — Les plus turbulens sont conduits au violon.

MINUIT. — Les portes s'ouvrent. — La foule se précipite comme une lave. — Les barrières sont renversées, les gardes bousculés. — Tohu bohu général où les chapeaux sont aplatis, les pieds écrasés, les côtes enfoncées et les habits déchirés. — Plusieurs montres et pas mal de foulards continuent à disparaître de la poche de leurs légitimes propriétaires.

UNE HEURE. — La foule a envahi la salle.— Le foyer regorge ; les couloirs débordent ; les loges craquent. — Il fait une chaleur étouffante. — Les hommes suent d'une façon odieuse. — Les femmes se trouvent mal. — Plusieurs montres et pas mal de foulards disparaissent toujours de la poche de leurs légitimes propriétaires.

DEUX HEURES. — C'est le moment de l'intrigue. — Chaque homme tient à son bras

une femme qui lui dit les choses les plus piquantes.

— Je te connais.

— Tu ne me connais pas.

— Je te dis que je te connais.

— Je te dis que tu ne me connais pas.

— Tu demeures rue de l'Échaudé.

— C'est vrai.

— N° 15.

— C'est vrai.

— Au cinquième.

— C'est vrai.

— Tu fabriques des queues de boutons.

— C'est vrai.

— Tu vois bien que je te connais.

— Qui es-tu ?

— Devine.

— Serais-tu une grande dame ?

— Connais pas !

— Alors tu es Virginie, la femme à Polyte.

— Virginie est blonde, et moi je suis brune.

— Nom d'un petit bonhomme ! je suis joliment intrigué. Ton nom, je t'en conjure !

LE DOMINO *(ôtant son masque)*. Regarde.

— Juliette !

— Comme vous dites.

— Mais tu ne devais pas venir au bal, tu étais malade...

— Ni toi non plus, tu avais à travailler...

— Ainsi tu te moquais de moi !

— Ainsi tu voulais me faire aller !

— Coureur !

— Coquette !

— Tiens ! voici pour t'apprendre...

— Atrappe... et que ça te serve de leçon.

Les deux amans en viennent aux mains. — Tableau. — On les entraîne au violon.

Trois heures. — C'est le moment où la danse est le plus animée. — Des débardeurs se livrent à une pantomime indescriptible. — Le bruit de l'orchestre est étouffé par le plein-chant des danseurs. — Les galops deviennent foudroyans. — Des nuages de poussière obscurcissent la vue. — Plusieurs montres et pas mal de foulards disparaissent plus que jamais de la poche de leurs légitimes propriétaires.

Quatre heures. — Les bougies, fondues par la chaleur, pleuvent de toutes parts sur la tête et sur les épaules des promeneurs. —

Les femmes ôtent leurs masques et montrent des teints couperosés, des yeux rougis par la fatigue et par la poussière. — Les hommes sont hideux.

Cinq heures. — La foule s'en va harrassée, altérée, affamée. — Les riches courent s'abattre au café Anglais. — Ceux qui ont de l'aisance prennent un fiacre ou un cabriolet. — Le plus grand nombre regagne son domicile pédestrement et se couche sans souper.

DESCRIPTION DES PLAISIRS QUE L'ON GOUTE AU BAL DE L'OPÈRA-COMIQUE.

(Voir ci-dessus la description des plaisirs que l'on goûte au bal de l'Opéra.)

DESCRIPTION DES PLAISIRS QUE L'ON GOUTE AU BAL DE LA RENAISSANCE.

(Voir plus haut la description des plaisirs que l'on goûte aux bals de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.)

*** Le café Anglais, dont nous venons de

parler, est un restaurant qui a pour spécialité de n'être ouvert que pendant la nuit.

C'est là que se réunit la jeunesse dorée de l'époque ; c'est là qu'elle vient achever ses nuits de bal au sein des orgies les plus délirantes.

La jeunesse dorée commence par dévorer un quart de poulet froid qu'elle arrose d'une demi-bouteille de vin blanc ordinaire ; puis elle fume un cigare et paie sur-le-champ sa consommation, — cinquante-cinq sols, y compris le pour-boire du garçon.

Et, dès lors, comme elle ne doit rien à personne, et comme elle a le vin très tapageur, la jeunesse dorée place son chapeau de travers, culbute les chaises, renverse les tables et casse une ou deux assiettes de faïence.

Mais neuf heures sonnent, la jeunesse dorée met un terme à ses odieuses saturnales et se dirige vers le centre de ses occupations quotidiennes, — soit vers une maison de banque, soit vers une étude de notaire ou vers une étude d'avoué.

Et le bourgeois, les voyant passer, s'écrie avec une vertueuse indignation :

« Voilà les lions qui sortent du café Anglais, — où ils ont bu les sueurs du peuple et jeté l'or par les fenêtres ! »

⁂ A Paris on appelle *lions* des jeunes gens de quarante-six ans, — ornés d'une rose à la boutonnière, — dont l'unique occupation est de paraître manger une fortune qu'ils n'ont jamais possédée.

Ils ont des éperons ; — mais ils n'ont pas de chevaux.

⁂ Nous avons assisté à quelques bals du grand monde.

Ces bals nous ont semblé être un prétexte, fort avidement saisi par les femmes, de montrer à tout venant certaines choses qu'elles sont bien fâchées de cacher le reste du temps.

X

Paris, 30 janvier.

Rue Laffitte, à deux pas du boulevart Italien, et non loin de l'Opéra, le voyageur rencontre un petit monument tout neuf de construction et tout gentil d'aspect.

L'intérieur en est arrangé avec une charmante coquetterie : le bruit des pas y est absorbé par d'épais tapis ; les fleurs les plus sua-

ves y étalent leurs riches couleurs dans des jardinières élégantes et partout le regard s'arrête sur des peintures chastement voluptueuses qui font rêver, rien qu'à les voir.

Ce petit monument est à peu près désert toute la journée.

Quand vient le soir, la foule accourt et, à la clarté de mille bougies parfumées, des jeunes gens et des jeunes filles unissent leurs voix et font entendre de doux chants, qu'accompagne un orchestre caché par les draperies de la tenture.

Nous avons demandé comment s'appelle cette jolie salle de concerts.

— C'est l'église Notre-Dame-de-Lorette, nous a-t-on répondu.

*** Nous avons dit précédemment que le gouvernement ne faisait rien pour les hommes de lettres, — réparation d'honneur.

Le gouvernement — qui sait combien les temps sont durs et combien la vie est chère à Paris — le gouvernement se charge volontiers du soin de les loger et de les nourrir.

En ce moment, il en loge et il en nourrit une douzaine dans une maison de plaisance,

nommée Sainte-Pélagie, où les hommes de lettres vivent dans la plus étroite intimité avec toutes sortes d'escrocs, de voleurs et autres repris de justice.

*** Les Français sont excellens pères de famille. — C'est pourquoi ils se débarrassent le plus qu'ils peuvent de messieurs leurs enfans.

L'usage est d'envoyer les garçons dans des colléges et les filles dans des pensions où, moyennant une somme convenue à l'avance, on leur enseigne l'orthographe et la vertu.

Après un certain nombre d'années durant lesquelles les parens ont à peine entrevu leurs enfans — les garçons sortent du collége ne sachant rien du tout.

En revanche, lorsqu'elles sortent de pension, les filles n'ont plus rien à apprendre.

*** Les Français, avec toute l'apparence de la force et de la vigueur, jouissent cependant d'une très mauvaise santé.

C'est du moins la persuasion où nous sommes, depuis que nous avons parcouru la quatrième page des journaux qui se publient à Paris.

Ce ne sont de toutes parts qu'annonces de breuvages, de potions, de capsules, de dragées, de pâtes et autres remèdes propres à guérir une foule d'indispositions, de douleurs et de maladies dont nous ignorons même le nom.

Une chose nous a surpris : la plupart de ces remèdes sont destinés à combattre des maladies qu'on appelle maladies *secrètes*.

Si ces maladies sont secrètes, pourquoi permet-on de les afficher ainsi publiquement?

⁂ Les rues et les places de Paris ont toutes leur dénomination particulière, — ce qui permet aux magistrats, chargés de l'entretien de la ville, d'éterniser le souvenir des grands hommes et des grandes actions.

C'est ainsi que nous avons vu successivement :

La rue Corneille

Et le passage Véro-Dodat.

Corneille était un grand poète qui faisait admirablement les vers.

Véro et Dodat sont deux grands charcuitiers qui font admirablement les saucisses.

Paris, 10 février.

XI.

Il y a trois jours, une nombreuse affluence se pressait rue de Richelieu, aux alentours de l'hôtel des Princes.

Une chaise de poste stationnait à la porte ; quatre chevaux blancs piaffaient d'impatience et deux postillons se tenaient en selle, tout prêts à lancer la voiture au galop.

Comme midi précis sonnait à l'horloge de la Bourse, Ouyan-Touan et ses deux frères franchirent le seuil hospitalier de l'hôtel des Princes, et la chaise de poste ne tarda pas à

disparaître dans ce demi-brouillard qui enveloppe constamment la rue de Richelieu.

Un témoin oculaire nous affirme avoir entendu l'aîné des trois mandarins murmurer ces paroles au moment du départ :

Fo-li.-Can-ton.-Nan-kin.-Thé-peco-co.

Cette phrase résume très énergiquement l'opinion qu'emportent les Cochinchinois de la France, de ses habitans, de ses mœurs et de ses usages.

Nous sommes beaucoup trop soucieux de notre honneur national pour donner à nos lecteurs la traduction de cette phrase qui peut être consciencieuse, — mais qui n'est rien moins qu'obligeante.

LETTRES
COCHINCHINOISES

sur

LES HOMMES ET LES CHOSES DU JOUR

TRADUITES

PAR ALBÉRIC SECOND

PARIS

CHEZ MARTINON, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4,

Et dans tous les dépôts de pittoresques.

—

1841

Imprimerie Lange Lévy, rue du Croissant, 16.

Le Mandarin propose ;

La gendarmerie dispose.

Nous pensions avoir dit un éternel adieu à Paris, — à sa crotte, — à son gaz, — à ses maisons si hautes, — à ses habitans si petits, — à ses trottoirs où, vu l'encombrement, on ne trotte pas du tout, — à son luxe mesquin, — à sa fastueuse misère, — et à son innombrable population de députés, de comédiens, de boursiers, de filous, d'avocats, de funambules et de pairs de France.

Nous courions, bride abattue, sur la rou-

te de Bordeaux, où nous attendait le navire qui devait nous ramener en Chine; — et telle était l'extrême rapidité de notre course, que les arbres, les maisons, les prairies, les collines, les vallons et les rivières disparaissaient derrière nous sans que nous eussions le temps d'en distinguer la forme et d'en préciser la couleur.

Cette façon de voyager est celle des gens comme il faut.

En France, il n'y a guère que la canaille qui se donne la peine de remarquer les sites qu'elle rencontre et les lieux qu'elle parcourt; — et cela uniquement parce qu'elle voyage à pied.

Donc, nous voyagions en vrais gens comme il faut.

Même, pour compléter la ressemblance, chacun de nous occupait un angle de la voiture, — où il dormait du sommeil des juges,

— et non pas des justes, ce qui n'a aucun sens.

Déjà nous avions traversé sans encombre plusieurs villages d'un aspect très malpropre, lorsque notre voiture s'arrêta tout-à-coup.

Il était environ six heures du soir. — A la clarté mourante de quelques pâles rayons d'un soleil glacé, nous aperçumes notre chaise de poste cernée par quatre cavaliers de fort mauvaise mine. — C'est une bande de voleurs, pensâmes-nous en nous-mêmes.

L'un d'eux ouvrit brusquement la portière.
— Vos papiers! nous dit-il d'une voix menaçante.

— Quels papiers? fîmes-nous en tremblant de tout notre corps.

— Vos passeports.....

— Qu'est-ce qu'un passeport?

— Une pancarte timbrée, sans laquelle nul n'a le droit de faire un pas en France. — Prix net : deux francs.

— Voici quarante sous ; et laissez-nous tranquilles.

— Ainsi, vous n'avez point de passeports ?

— Non. — Et vous ?

— Nous, c'est différent. Nous sommes gendarmes, et nous arrêtons les anarchistes assez osés pour se permettre un déplacement sans l'agrément de monsieur le préfet de police.

Décidément les quatre cavaliers de mauvaise mine n'étaient pas des voleurs. — C'étaient des gendarmes.

Nous nous prîmes à trembler plus fort que jamais.

En effet, que serait-il advenu si nous avions eu affaire à des voleurs ?

Nous nous serions laissé prendre notre bourse et nous aurions tranquillement continué notre voyage.

Mais par malheur ce n'étaient point des voleurs ; — c'étaient des gendarmes.

A titre de gendarmes, ils nous arrêtèrent ;

Ils nous firent descendre de notre voiture ;

Ils nous conduisirent chez le maire de l'endroit.

Le maire de l'endroit était occupé ; — il dînait en ville.

Les gendarmes nous enfermèrent dans un lieu infect appelé *violon.*

Ce lieu était chauffé par un poèle.

Le poèle n'était pas allumé.

Le lendemain seulement, à midi, nous fûmes conduits devant M. le maire, qui nous fit subir un interrogatoire de deux heures.

Dans tous ces événemens, nous avions égaré notre interprète.

M. le maire ne comprenait que sa langue; — nous ne parlons que la nôtre.

Notre silence forcé nous fut imputé à crime, et successivement M. le maire déclara que nous étions des agens

Du parti légitimiste,

Du parti bonapartiste,

Et du parti républicain.

En France, le gouvernement actuel passe pour être fondé sur le suffrage unanime.

Ceci tendrait à prouver que ledit suffrage

n'est pas tout-à-fait aussi unanime qu'on veut bien le dire.

Immédiatement, — *immédiatement*, en style judiciaire, ne signifie pas autre chose que trente-six ou quarante-huit heures après, — nous fûmes expédiés à Paris. — Là seulement nous nous sommes fait reconnaître et nous avons retrouvé notre liberté.

Mais sur ces entrefaites, le vaisseau qui nous attendait a levé l'ancre, et nous voilà condamnés à reprendre notre rôle d'historiographes de la vie parisienne.

Et tout cela parce qu'au lieu de rencontrer des voleurs, nous avons rencontré des gendarmes.

A bas les gendarmes!

Vivent les voleurs!

*** On s'est beaucoup occupé, ces jours derniers, à Paris, de M. Chérubini, directeur du Conservatoire royal de Musique.

Et d'abord, qu'est-ce que c'est que le Conservatoire royal de Musique?

Le Conservatoire est un vaste établissement situé à l'entrée du faubourg Poissonnière, où l'on fabrique, suivant le goût de la pratique, de grands chanteurs, de grands musiciens, de grands tragédiens et de grands compositeurs.

*** Le Conservatoire, qui est, avant toutes

choses, un établissement moral, est divisé en deux parties :

Côté des hommes,

Côté des femmes.

A droite, — côté des femmes, — hurlent, chantent, crient, déclament et se démènent une foule de jeunes filles fort sales, mais très laides.

A gauche, — côté des hommes, — hurlent, chantent, crient, se démènent et déclament une foule de jeunes gens peu beaux, mais pas du tout soignés.

Ces jeunes gens et ces jeunes filles passent auprès de leurs parens pour être tous appelés aux destinées les plus brillantes. Il n'en est pas un qui ne se voie, dans un avenir très prochain, chanteur à la mode, — compositeur en renom, — maître de chapelle d'une cour quelconque, — décoré de plusieurs ordres,

— et possesseur de trois douzaines de tabatières enrichies de diamans.

*** Au Conservatoire, chaque instrument a son professeur spécial. Il y a des professeurs de violon et de grosse caisse ; — de clarinette et de triangle ; — de piano et de cymbales ; — de contrebasse et de tambour. — Le chapeau chinois lui-même, notre instrument national, y est représenté par un professeur aux appointemens de dix-huit cents francs par an. — Le pauvre homme !

*** Le gouvernement exige que, tous les ans, il soit distribué des prix aux élèves les plus remarquables du Conservatoire.

Qu'ont fait les professeurs ?

Pour donner au gouvernement une grande idée des progrès de leurs élèves et de l'excellence de leurs méthodes, ils se sont mis sur le pied de couronner tout le monde. — On voit des

premiers prix de tambour partagés entre dix-huit personnes.

*** Un élève du Conservatoire devant tout son temps à ses études musicales, il suit de là qu'à sa sortie de l'établissement, il ne sait ablument que jouer de la flûte ou filer des sons.

— Qu'est-ce que la géométrie? demandait-on un jour à un jeune homme de beaucoup d'avenir, qui venait de remporter, — lui quatorzième, — son premier prix de cornet à pistons.

— C'est une des nombreuses maîtresses du roi Louis XV, — répliqua-t-il sur-le-champ.

*** Le Conservatoire possède en outre des classes de déclamation.

C'est dans ces classes-là qu'on enseigne aux jeunes gens et aux jeunes filles l'art de représenter les rois et les reines de l'antiquité convenablement et sans fourrer ses doigts dans son nez.

L'un des professeurs affectés à ce soin est M. Saint-Aulaire, le plus myope des hommes, — ce qui explique pourquoi cet acteur n'a jamais vu les beautés de ses rôles.

Voilà ce que c'est que le Conservatoire royal de Musique.

*** Pârlons maintenant de M. Chérubini, son directeur.

M. Chérubini est un petit vieillard italien qui passe dans le monde pour avoir quatre-vingt-dix-huit ou quatre-vingt-dix-neuf ans.

C'est une erreur...— M. Chérubini n'a point d'âge.

M. Chérubini dirige le Conservatoire depuis qu'il y a un Conservatoire au monde ; — et il est probable qu'il le dirigera jusqu'à la fin des siècles.

Cette persistance que M. Chérubini met à ne pas mourir désole au plus haut point ses

confrères qui, tous, se croient des droits directs à sa succession.

Il y a quelques jours, le malin vieillard a imaginé de se mettre au lit ; il a fait appeler deux médecins, et bientôt le bruit s'est répandu qu'il était dangereusement malade.

Aussitôt les abords du Conservatoire ont été encombrés de visiteurs.— Tous les musiciens de Paris et de la banlieue sont venus s'informer, avec le plus vif intérêt, des nouvelles de leur illustre confrère.

Parmi les plus désolés, figurait, en première ligne, le chef d'orchestre de l'Opéra, M. Habeneck, lequel, depuis tantôt vingt ans, lorgne avec amour la direction du Conservatoire et les 10,000 fr. qui y sont attachés.

— Eh bien! cher maître, disait M. Habeneck, cela va-t-il un peu mieux aujourd'hui?

— Ah! c'est toi, mon cher, — mon plus cher ami... tu es bien bon... ça va mieux, —

infiniment mieux. — C'est égal, à mon âge, de pareilles secousses sont un avertissement d'en haut. — Aussi...

— Aussi vous allez vous démettre de vos fonctions ?

— Aussi je ne compte guère exercer plus de dix ou douze ans encore ; — après quoi je verrai à me choisir un successeur, — qui sera probablement Halévy.

*** Un jour, un grand compositeur français, Hérold, — venait de mourir ; — c'était un deuil général, une affliction universelle.

— M. Chérubini, vint-on dire au directeur du Conservatoire, on parle beaucoup du nouveau *Requiem* que vous venez de composer ; permettez-nous de l'exécuter à l'enterrement de ce pauvre Hérold. — En vérité, il ne saurait y avoir une meilleure occasion.

— Ta, ta, ta, — s'écria M. Chérubini avec

colère, laissez-moi donc tranquille. Hérold est mort, dites-vous? Qu'est-ce que ça prouve? n'avons-nous pas mon ami Paër qui n'a plus que le souffle, mon camarade Berton qui ne vaut pas mieux, *e tutti quanti?* — Si je fais à Hérold le sacrifice de mon *Requiem*, qu'est-ce qui me restera pour enterrer convenablement tous les bons amis que je dois perdre avant peu ?

*** Tout récemment, à la Chambre des députés, l'ordre du jour était conçu comme il suit :

1° Discussion d'un projet de loi relatif à la pêche des morues ;

2° *Item* d'un projet de loi relatif à la propriété littéraire.

Notre qualité de mandarins de première classe nous faisait un devoir d'assister à cette séance, — où devaient se débattre les intérêts les plus chers de la littérature française.

Long-temps avant l'ouverture de la discus-

sion, nous avions pris place dans l'une des tribunes de la Chambre.

Et à ce sujet, il n'est peut-être pas inutile de faire ici une observation dont, — probablement, — il sera tenu d'autant moins compte qu'elle est parfaitement juste et on ne peut pas plus fondée.

Les séances du Palais-Bourbon sont publiques; — c'est pourquoi, abstraction faite de la tribune réservée au corps diplomatique, — de la tribune réservée aux journalistes, — de la tribune réservée aux femmes ou aux maîtresses de MM. les députés, — de la tribune réservée aux gardes nationaux de service, — et de deux ou trois autres tribunes qui ne sont accessibles qu'à certaines personnes et à certains titres, — il ne reste absolument au public, — au vrai public, — qu'une trentaine de places d'où l'on ne voit rien, — mais d'où l'on n'entend pas d'avantage.

*** Bien que les séances de la Chambre soient censées commencer à une heure pré-

cise, il est toujours près de deux heures et demie lorsqu'elles commencent réellement.

Ce jour-là, par extraordinaire, les députés se montrèrent d'une exactitude remarquable. Bien avant l'heure indiquée, ils se pressaient dans les couloirs et dans la salle des conférences. — A en juger par leur empressement et leur agitation, il était facile de prévoir une séance remplie d'intérêt.

Et nous nous sentions pleins d'entraînement et de sympathie envers ces braves députés qui, tous, avaient répondu à l'appel de la littérature, — pauvre agonisante dont la faible voix est si souvent méconnue!

Le secrétaire de la Chambre appela la discussion du projet de loi relatif à la pêche des morues.

— Bon ! pensâmes-nous; on commence par là, afin d'en avoir plus tôt fini avec toutes les misères qui pourraient entraver l'im-

portante discussion du projet de loi relatif à la propriété littéraire. — C'est bien vu.

Le secrétaire n'avait pas achevé sa phrase, et déjà huit députés se précipitaient vers la tribune ; ils portaient sous leurs bras des liasses énormes de papiers griffonés.

Chacun des huit orateurs voulant se faire entendre le premier, il y eut une grande lutte, — dont la chambre n'eut point l'air d'être du tout surprise.

— La parole m'appartient !

— J'ai retenu la tribune !

— Les morues, c'est mon fort !

— Je suis inscrit d'avant-hier !

— Je parlerai !

— Vous ne parlerez pas !

— Je vous dis que si !

— Je vous dis que non !

Après un conflit de quelques minutes pendant lequel les honorables échangèrent nombre de ruades et d'injures, la paix finit par se rétablir, et un orateur quelconque envahit la tribune.

— Bon ! pensâmes-nous, si les représentans de la morue française mettent tant d'ardeur à représenter ses intérêts, qu'est-ce que feront donc les représentans de la littérature française ?

Le premier orateur passa la main dans ses cheveux, joua un instant avec les bouts de sa cravate, but un verre d'eau sucrée et commença en ces termes :

« Messieurs,

» A une époque de civilisation avancée,

» comme la nôtre, — dans un temps de lu-
» mières, comme le nôtre,—dans un siècle de
» progrès et de haute philosophie comme celui
» où nous vivons, — la question des morues
» ne pouvait rester plus long-temps indécise.
» *(Mouvement en sens divers.)*

» Oui, messieurs! j'aurai le courage de mon
» opinion ; et, je le répète, dussé-je attirer sur
» ma tête la haine aveugle des partis, — la
» question des morues ne pouvait rester plus
» long-temps indécise! » *(Applaudissemens prolongés. L'orateur reçoit les félicitations d'une grande partie de ses collègues et boit un second verre d'eau sucrée.)*

Les orateurs qui vinrent ensuite ne furent ni moins éloquens, ni moins applaudis, — ni moins altérés.

— Bon! pensâmes-nous, si, à propos de morues, il se fait une telle consommation d'éloquence et d'eau sucrée, que sera-ce donc quand il s'agira de la loi sur la propriété littéraire?

La loi sur les morues fut mise aux voix. — Plusieurs épreuves par assis et levé furent déclarées douteuses. — Nous observâmes des membres qui se levaient *pour* et *contre*, alternativement. — On passa au scrutin secret.

La loi une fois votée, la salle du Palais-Bourbon se vida presque entièrement. Il ne resta guère qu'une vingtaine de membres profondément endormis, et un honorable, — qu'on nous dit être M. Piscatory, — lequel s'amusait à briser tous les couteaux de bois qui lui tombaient sous la main.

— Bon ! pensâmes-nous ; avant d'entamer une matière aussi importante que la propriété littéraire, les députés ne sont pas fâchés de prendre un peu de repos ; — et de fait, la question des morues est tout ce qu'on peut rêver de plus abrutissant.

Un quart d'heure d'entr'acte s'étant écoulé, un petit homme chauve parut à la tribune où il débita d'une voix enrouée quelques phrases sur la littérature, qui ne parvinrent pas

jusqu'à nous ; — après quoi on réveilla les membres endormis, on pria M. Piscatory de se tenir un peu tranquille, on se compta ; — et comme on reconnut que l'on n'était pas en nombre suffisant pour voter, le président, — qui s'était fait remplacer par un quatrième vice-président, — leva la séance et chacun s'en fut de son côté.

⁂ Comme nous manifestions un grand étonnement de la conduite des députés dans cette circonstance, un de nos voisins nous en a donné l'explication de la façon suivante :

— Voyez-vous, nous a-t-il dit, il n'est pas un pêcheur de morues, — pas un marchand de morues, plus connu sous le nom d'épicier, — qui ne soit électeur, et qui, par conséquent, n'ait le droit de faire et de défaire son député. — De là le vif intérêt que l'on vient de témoigner à la pêche des morues.

— Mais les gens de lettres? demandâmes-nous au voisin.

— Les gens de lettres, reprit le voisin, n'ont ni fortune, ni influence dans les élections. — Il n'est donc pas nécessaire de se gêner avec ce monde-là.

*** Un mot encore sur la chambre et sur les députés.

Il y a trois mois, la ville de Château-Chinon choisit pour représentant un de ses citoyens, appelé M. Pelletier Dulac.

Rien ne saurait peindre le bonheur de M. Pelletier Dulac et de la ville de Château-Chinon. Autant Château-Chinon était fier d'être représenté par M. Pelletier Dulac, autant M. Pelletier Dulac était heureux de représenter Château-Chinon.

M. Pelletier Dulac faisait journellement à la ville de Château-Chinon les plus séduisantes promesses.

Dans un temps donné, la ville devait être

éclairée au gaz, — pavée en bitume, — posséder un jardin des plantes, — une académie, — trois chemins de fer, — une ligne d'omnibus, — et un opéra italien.

M. Pelletier Dulac s'engageait en outre à en faire un port de mer et à y transporter le siége du gouvernement.

Moyennant quoi, la ville de Château-Chinon prenait l'engagement formel de ne jamais élire d'autre mandataire que M. Pelletier Dulac, — ou ses enfans, en cas de décès.

Nous l'avons dit précédemment : en France on ne peut être député qu'autant qu'on paie 500 francs de contributions annuelles.

Voyez la fatalité ! — Vérification faite des pièces de M. Pelletier Dulac, on a reconnu que cet honorable ne paie que quatre cent quatre-vingt-dix-neuf francs et dix-neuf sous.

Cinq centimes de plus, et M. Pelletier Du-

lac représentait une partie de la France. — Tel qu'il est actuellement, il n'est pas bon à jeter aux chiens.

C'est pourquoi on l'a renvoyé devant ses électeurs.

On se demande avec angoisse ce que va devenir la ville de Château-Chinon réduite à ne plus être ni port de mer, ni siége du gouvernement?

*** C'est tout de même un singulier pays que celui où, faute d'un misérable sou, un homme de talent — nous ne disons point cela pour M. Pelletier Dulac — n'est pas jugé digne de s'asseoir dans une Chambre — où prennent place tant de riches imbéciltes !

⁂ On continue à beaucoup danser à Paris.

A l'une des dernières soirées de madame de T*** — où l'on joue un jeu d'enfer — E. R***, l'un des membres les plus furieux du Club-Jockey, faisait une partie de bouillotte, — à un louis le jeton.

Déjà E. R*** avait été décavé plusieurs fois, et sa mauvaise humeur, à peine contenue, se trahissait par mille mouvemens perceptibles. — Tout-à-coup, poussé à bout par son infortune, R*** jette les cartes, quitte le jeu, et fait entendre un effroyable jurement.

On s'arrête, — on se regarde, — on se consulte. — Tableau.

R***, qui s'aperçoit de l'effet produit par son exclamation, revient sur ses pas :

— Messieurs, dit-il, je vous demande pardon. J'aurais dû dire F et passer *outre*.

*** M. de La Salle, officier d'ordonnance du Roi, a donné un bal improvisé, le jour du mardi-gras, — à la demande du duc d'Aumale et du prince de Joinville.

Comme rien n'était préparé à l'avance, il a été impossible au maître de la maison de se procurer un orchestre et des rafraîchissemens, — tous les rafraîchissemens et tous les orchestres étant occupés ailleurs.

On a dansé au son d'un orgue de Barbarie et de quelques vielles désorganisées.

A deux heures, on a servi un médianoche

composé de pains de seigle et de fromage de Brie.

On s'est infiniment amusé.

*** Il y a à Paris un fonctionnaire très richement rétribué, qu'on appelle le préfet de la Seine.

Le préfet de la Seine a pour mission d'entretenir l'antique gaîté française et de ressusciter, à des époques fixes, les joyeuses traditions du carnaval.

C'est M. de Rambuteau qui remplit ce poste tout de confiance. — Le gouvernement ne pouvait faire un meilleur choix.

Depuis que M. Romieu s'est voué au blanc et à la préfecture, M. de Rambuteau passe pour l'homme le plus gai de France.

Les bals du préfet de la Seine participent du caractère de celui qui les donne. — On s'y livre à des pirouettes équivoques et à des entre-chats

à double sens. Le demi-cancan y est à peine toléré : mais le cancan et demi s'y déploie dans toute sa splendeur. — Une mise décente n'est pas de rigueur.

Aux bals-Rambuteau, il y a immensément d'appelés; — mais il y a encore plus d'élus. Pour peu que vous possédiez un habit à peu près noir et une cravate à peu près blanche, vous avez le droit d'aller, tous les samedis, prendre un bain russe dans les salons de l'Hôtel-de-Ville.

*** Le maire d'une petite localité du midi de la France, venu à Paris pour un procès, manifesta auprès de son coiffeur le désir d'assister à un bal-Rambuteau.

Le lendemain, M. Durand, — le maire en question, — recevait sa lettre d'admission.

Arrive le jour du bal; M. Durand fait une toilette somptueuse et sort de son hôtel garni, l'air radieux, le cœur gonflé d'orgueil.

— Bah ! se dit M. Durand ; il fait beau, ce soir, et je me suis bien fait expliquer le chemin : je m'en vais y aller à pied, — ça me promènera, et puis ça sera toujours trente-deux sous d'épargnés.

M. Durand, qui demeure dans le faubourg Saint-Honoré, prend la rue Royale, traverse la place de la Révolution et suit les quais dans toute leur longueur.

Après avoir marché pendant long-temps, M. Durand aperçoit une grande place, — et sur cette place un édifice dont tout le premier étage est illuminé.—Six lampions flamboient à la porte ;—des gardes municipaux à cheval font ranger les voitures ; — des décrotteurs se tiennent à l'entrée et sont occupés à nétoyer la société.

— Plus de doute, se dit M. Durand ; voici la place de Grève et l'Hôtel-de-Ville ; entrons ! Et il entre.

M. Durand reste un moment ébloui. — Son

entrée s'est effectuée au beau milieu d'un galop infernal. Il ne tarde pas à être emporté dans le tourbillon universel.

— Mazette ! comme on s'amuse ici ! se dit M. Durand, lancé dans l'espace avec la rapidité d'un wagon sur les rails d'un chemin de fer.

Le galop terminé, M. Durand s'essuie le front et cherche à se reposer sur un coin de banquette. Au moment où il va s'asseoir, un homme le saisit au collet.

— Avez-vous payé votre cotisation, demande l'inconnu ?

— Je n'ai rien payé du tout.

— Alors, ayez l'obligeance de me donner vos dix francs.

M. Durand met la main à la poche et donne la somme qu'on lui réclame, — tout en trouvant fort étrange qu'un préfet de la Seine

fasse contribuer les personnes qu'il invite à ses bals.

La fête continue. — Le laisser-aller et la chaleur parviennent à un degré tel que les danseurs dénouent leurs cravates et déboutonnent leurs gilets. — Quelques uns se débarrassent de leurs habits.

Il se fait tard. — M. Durand commence à s'endormir. — Pourtant il ne veut pas s'en aller sans prendre congé de M. de Rambuteau. — Il ne l'a jamais vu. — Comment faire?

M. Durand s'approche d'un invité.

— Monsieur, dit-il, je ne tarderai pas à me retirer.

— Moi de même, monsieur.

— Mais avant de partir, je ne serais pas fâché de saluer M. le préfet de la Seine.

— Pourquoi ça ?

— Pour le remercier de sa gracieuse invitation.

— De quelle invitation voulez-vous parler ?

— Parbleu ! de l'invitation qu'il m'a adressée !

— Il vous a donc adressé une invitation, à vous ?

— Sans doute. — Et à vous aussi, je pense ?

— Je n'ai pas eu cet honneur.

— Alors comment se fait-il que vous vous trouviez dans ses salons ?

— Les salons de qui ?

— Du préfet de la Seine.

— Comprends pas !

— Comment ! je ne suis pas ici à l'Hôtel-de-Ville ?

— Non ; vous êtes au restaurant du *Veau qui tête.*

Peu familier avec les rues de Paris, M. Durand avait pris la place du Châtelet pour la place de Grève et confondu l'Hôtel-de-Ville avec le *Veau qui tête.* — Du reste il ne regrette pas son argent.

⁂ Les pairs de France font un procès au journal *le National.*

Quel est donc le nouveau crime de cette feuille révolutionnaire?

A-t-elle renversé le gouvernement actuel pour proclamer un gouvernement de son choix?

A-t-elle suspecté la bonne foi des ministres?

A-t-elle révoqué en doute le désintéressement de certains fonctionaires?

Bah! si l'on s'en était tenu à des pécadilles de cette nature, la société n'eut point été ébranlée jusques dans ses fondemens les plus reculés!

Apprenez donc quel est le crime commis par *le National;* — et couvrez votre tête de cendres.

Le National n'a pas rougi d'imprimer que les pairs de France ne sont pas tous de la première jeunesse.

Bien plus! il a poussé l'impudeur jusqu'à insinuer que quelques uns portent de faux rateliers et de faux toupets. — Quelle fausseté!

Le Luxembourg s'est ému. — Immédiatement l'irrévérent journal a été cité — par les pairs de France — à comparaître devant la barre — des pairs de France — pour s'entendre juger — par les pairs de France.

Le tout, à raison de cet axiome de droit

humain : nul ne pourra être juge dans sa propre cause.

Le National ayant prouvé que son gérant est à l'article de la mort, le tribunal a daigné accorder au moribond une semaine — pour guérir ou pour crever — au choix.

Et afin de montrer au pays combien on les a odieusement calomniés, les pairs de France se livrent chaque jour aux exercices les plus violens.

Ils montent à cheval, — sans selle et sans bride ;

Ils font des armes pendant trois heures ;

Ils grimpent à des mâts de cocagne ;

Ils enlèvent des poids de cinquante livres à bras tendu ;

Ils plongent dans la Seine du haut du pont Neuf ;

Et font douze fois le tour du Champ-de-Mars, toujours courans, — sans se reposer.

*** On n'appelle plus les pairs de France que les grandes coquettes du Luxembourg.

*** Par malheur, les grandes coquettes se suivent et ne se ressemblent pas.

On annonce que Mlle Mars, — la grande coquette de la Comédie-Française, — consent à la fin à disparaître de la scène théâtrale.

Quand donc les pairs de France disparaîtront-ils de la scène politique ?

*** Mlle Pauline Leroux est une danseuse de l'Opéra — qui a du talent, — mais qui n'a pas de santé.

A la dernière représentation du *Diable amoureux,* elle a été prise d'une douleur subite à la jambe et n'a pu achever son rôle.

Nous étions venus voir le *Diable amoureux,*

— nous n'avons vu que le *Diable boiteux.*

*** L'Opéra, — plus généralement connu sous le nom d'Académie royale de Musique, et cela parce que c'est le peuple qui fait tous les frais du théâtre, — l'Opéra est un véritable royaume au petit pied.

On y trouve un roi constitutionnel, des ministres, des sujets, et,—pour compléter la ressemblance, — une favorite qui gouverne plus que les ministres et règne plus que le roi.

Cette favorite est une chanteuse très maigre qui a souvent des extinctions de voix, — mais qui n'a jamais des extinctions d'esprit. — Elle est mariée, et dit volontiers que c'est l'unique sottise qu'elle ait faite de sa vie.

Quoique très maigre et, pour ainsi dire, impalpable, cette dame tient l'emploi des fortes chanteuses, — à la satisfaction unanime de son directeur.

*** Il y a encore, en France, des localités

primitives où les mères de famille disent à leurs enfans, le soir, — à la veillée, — auprès du foyer domestique :

— Surtout, ô mon fils ! quand tu seras à Paris, seul, abandonné à toi-même, méfie-toi des femmes d'opéra !

Qu'est-ce que c'est donc que cette femme d'Opéra dont on fait une si étrange peinture ? — Elle est donc bien séduisante, bien fascinante, bien entraînante ? — Participe-t-elle de la nature des goules, ces monstres à tête de jeune fille, qui dévorent, le soir, les victimes qu'elles ont faites pendant le jour ?

Vaincu par nos pressantes sollicitations, M. Duponchel, — dont nous avons fait la connaissance dans un bal masqué, — nous a introduits chez une femme d'opéra.

En chemin, M. Duponchel nous dit :

— J'espère que vous serez contens de moi.

Il y a, voyez-vous, femme d'opéra et femme d'opéra.

Un autre vous mènerait chez quelque malheureuse figurante, employée aux *espaliers*, à raison de vingt-cinq sous par soirée ; —moi, je vous conduis chez la première chanteuse du théâtre.

D'un peu plus, nous aurions embrassé M. Duponchel. — Nous nous contentâmes de serrer avec effusion son lorgnon sur nos cœurs.

Nous arrivâmes rue Ollivier-Saint-Georges, nº 6, la maison qui touche celle de M. Scribe. — C'est ici, nous dit M. Duponchel.

UNE FEMME D'OPÉRA EN 1841.

La femme d'Opéra demeurait à un troisième étage, au dessus de l'entresol.

Il y avait à la porte un paillasson et une patte de biche. — Nous sonnâmes.

Nos cœurs battaient violemment, et une vive rougeur colorait notre front et nos joues.

— Qui est là? fit une voix aigre.

— Amis, répondit M. Duponchel.

On nous introduisit dans le sanctuaire.

— Madame est-elle visible?

— Elle travaille avec sa cuisinière; mais si vous voulez attendre un moment, je vais la prévenir.

Nous restâmes seuls dans une petite salle à manger, décorée d'un poële en faïence. — La table était couverte d'une toile cirée.

A notre droite se trouvait la cuisine.

— Ellle est là, nous dit M. Duponchel.

On causait très fort dans cette cuisine. — Voici, entre autres choses, ce qu'on y disait.

— Marguerite?

— Madame.

— Avez-vous fait vos provisions ?

— Oui, madame.

— Qu'avez-vous acheté ?

— Dix livres de veau.

— C'est bien.

— Voyez, madame, comme il est blanc et rose ; on dirait le camélia de M. Lautour-Mézeray.

— Comment me l'accommoderez-vous aujourd'hui, mon veau ?

— A votre choix, madame.

— Si vous le mettiez aux carottes ?

— Je le mettrai aux carottes.

— Oui, c'est ça ; mettez-le aux carottes, —

la carotte lui donne un parfum exquis, au veau.

— Ainsi, c'est entendu, je le mettrai aux carottes.

— Un instant, Marguerite...

— Plaît-il, madame?

— Si vous le mettiez aux petits oignons, mon veau?

— Va pour les petits oignons.

— Je trouve que les petits oignons lui prêtent un goût ravissant, — au veau.

— Je le trouve aussi, madame.

— Décidément, nous le mettrons aux petits oignons.

— C'est convenu, madame.

(Moment de silence.)

— Marguerite?...

— Madame !

— Une idée...

— Laquelle, Madame ?

— Vous dites que vous avez dix livres de veau ?

— Oui, madame.

— Alors vous en ferez cuire cinq livres aux carottes et cinq livres aux petits oignons.

La femme d'opéra sortit enfin de sa cuisine et vint à nous le sourire sur les lèvres.

— Eh bien ! madame, demanda M. Duponchel ; qu'est-ce qu'il y a de neuf?

— On dit que le pain va augmenter.

— Ah ! le pain va augmenter.

— D'un liard par kilogramme !

— Diable ! mais c'est beaucoup.

— Et puis, vous ne savez pas ?

— Quoi donc?

— La récolte s'annonce comme très mauvaise. Je m'en vais m'approvisionner à l'avance. J'ai déjà fait marché pour cinq douzaines de sacs de pommes de terre. — Je vous en céderai quelques uns si ça vous fait plaisir.

— Vous êtes trop bonne.

— Que voulez-vous ? — Moi, je suis pour l'économie. — Pardon, si je ne vous reconduis pas.

⁂ Il y a, à la Comédie-Française, une actrice juive, — Mlle Rachel, — qui a beaucoup de talent et beaucoup d'appointemens.

Le père, — qui vendait jadis des lorgnettes — tous les juifs vendent des lorgnettes ;

— excepté pourtant lorsqu'ils sont banquiers millionnaires, comme MM. Rotschild ; — compositeur millionnaire, comme M. Meyerbeer ; — compositeur en train de devenir millionnaire, comme M. Halévy; — avocat célèbre, comme maître Crémieux ; — vaudevilliste-propriétaire comme M. d'Ennery; — directeur-rentier, comme M. Cerfbeer ; — chanteuse fort bien rétribuée, comme Mlle Heinefetter ; — etc., etc., etc., etc., etc. — Le père, disons-nous, s'est tout de suite accoutumé à la vie heureuse, à l'existence confortable que lui procurent les appointemens de sa fille.

Il s'y est même tellement bien accoutumé, qu'à la seule idée d'un mariage, ce modèle des tendres pères, fronce le sourcil et jure entre ses dents.

Le père de Mlle Rachel emploie régulièrement ses journées à congédier les innombrables amoureux des appointemens de sa fille.

— L'enfant est encore trop jeune pour qu'on la marie, répond-il invariablement à tous les

gendres qui se présentent. — Repassez à sa majorité.

Souvent Mlle Rachel est tentée d'envoyer promener l'autorité paternelle. Une pensée la retient, c'est cet état de minorité dont elle espère sortir incessamment.

— Papa, a-t-elle demandé l'autre jour à M. son père, quand donc serai-je majeure pour faire mes volontés et me marier tout à mon aise?

— Jamais, a répliqué naïvement le père Rachel.

Puis, s'apercevant de sa bévue, il a ajouté aussitôt :

— Ou du moins le plus tard possible.

⁂ Paris renferme de magnifiques promenades. — Déjà nous avions vu les boulevarts, les Champs-Élysées, le Luxembourg, le Jardin-des-Plantes et les Tuileries, — et nous étions émerveillés.

Toutes ces promenades sont jolies, nous a-t-on dit; mais elles ne sont pas belles. — On y est à l'étroit. — On n'y respire pas à pleins poumons. — Ce sont de grandes rues, avec de grands arbres, et voilà tout. — En fait de promenades vraiment dignes de ce nom, parlez-nous du bois de Boulogne! Voilà une promenade avec de l'air, de l'espace et des oiseaux qui chantent!

Immédiatement nous nous sommes fait conduire au bois de Boulogne, — où nous avons trouvé des bûcherons qui abattaient les arbres; — des terrassiers qui fouillaient le terrain; — des goujats qui gâchaient du plâtre; — des maçons qui élevaient des murailles crénelées.

Ce n'était point une promenade, — c'était un vaste chantier de démolition, — où l'on démolissait précisément tout ce qui constitue une promenade.

— Est-ce que nous ne sommes pas au bois de Boulogne? avons-nous demandé à un monsieur qui passait.

Le monsieur a tiré une carte de son chapeau, l'a déployée, et, promenant son doigt sur différentes petites lignes à l'encre rouge, il nous a répondu :

— Vous êtes dans le premier tracé de la deuxième enceinte de la troisième contrescarpe de la quatrième demi-lune.

Nous n'avons pas compris.

⁂ A présent nous comprenons parfaitement.

Il est question de fortifier Paris.

Il y a quelques années, — les partis donnant de sérieuses inquiétudes au gouvernement, — on essaya de construire tout autour de la ville une ceinture de forts détachés.

Il ne s'agissait de rien moins que de tenir les Parisiens en respect.—Au premier symptôme de désordre, le gouvernement donnait un signal, et, de toutes parts, une grêle de boulets, de bombes et d'obus fondaient sur les révoltés.

Jamais projet plus malencontreux ne fut mis à l'ordre du jour.

La France tout entière n'eut pas assez de sarcasmes et d'indignation. — Voyant l'ac-

cueil fait à ses forts détachés, le gouvernement fit semblant de se détacher de ses forts.

Tout récemment— et sur un prétexte quelconque, — un ministre est monté à la tribune et s'est exprimé à peu près en ces termes :

— Qu'est-ce que Paris? Paris, c'est mieux que le cœur du pays; c'est le pays lui-même. Or, Paris n'est pas fortifié; donc le pays n'est pas fortifié. Or, Paris n'est pas à l'abri d'un coup de main; donc le pays peut être envahi, un beau matin, par nos ennemis. —Fortifions donc Paris, et la France n'aura plus rien à craindre de l'Europe coalisée!

Quel a été le résultat de cette harangue nationale?

Personne ne voulait des forts détachés; — tout le monde a adopté avec enthousiasme le projet de fortifier Paris. —Absolument comme ce fou qui se révoltait aux seuls mots de *bonnet blanc*, et à qui les mots de *blanc bonnet* ne faisaient rien du tout.

⁂ En 1789, il y avait une Bastille dans Paris.

Le peuple français se rua sur cette Bastille, qu'il démolit de fond en comble, et dont il ne laissa pas une pierre debout.

A l'avenir, ce n'est plus une Bastille qu'il y aura dans Paris. — Paris sera circonscrit entre cent bastilles. — Ce qui est bien différent.

Et ce même peuple français criera « Vive la charte! »

⁂ Au Palais-Bourbon, la loi sur les fortifications a été emportée d'assaut.

A tort, ou à raison, le ministère redoute infiniment le vote du Luxembourg.

C'est pourquoi les pairs de France sont devenus l'objet des attentions les plus délicates, des prévenances les plus flatteuses de la part du gouvernement alarmé.

On a mis à leur disposition toutes les croix d'honneur et tous les bureaux de tabac disponibles.

Un pair de France, le général C..., ayant manifesté quelques velléités opposantes, on s'est empressé de faire réengager à l'Opéra, pour quinze ans, deux danseuses d'un âge mûr, dont le général s'est, depuis long-temps, constitué le champion envers et contre tous.

Les petits engagemens entretiennent l'amitié.

*** Un marchand d'estampes, bien connu à Paris, M. Auber, publie des album comiques qui obtiennent beaucoup de succès.

Le dernier album par lui mis en vente a pour titre : *Deux filles vaccinées à marier.* — C'est l'histoire bouffonne de deux vieilles demoiselles qui ont horreur du célibat.

Selon l'habitude des marchands parisiens, M. Auber a fait des annonces pour faire con-

naître sa nouvelle publication ; — et l'on a pu voir durant une semaine cette phrase, stéréotypée en gros caractères, à la quatrième page des journaux :

DEUX FILLES VACCINÉES

A MARIER.

SE TROUVENT CHEZ AUBER, ÉDITEUR.

M. Auber a reçu — et reçoit encore chaque jour — une foule de lettres où on lui demande des détails précis sur la position sociale, l'âge et la fortune des deux demoiselles qu'il est chargé d'établir.

On lui demande en outre si elles sont blondes ou brunes, grandes ou petites ; — et en même temps on lui envoie des pièces de vers pouvant s'adresser à une femme, de quelque couleur et de quelque taille qu'elle soit d'ailleurs.

*** Ce quiproquo est d'autant moins extraordinaire qu'il existe à Paris deux maisons autorisées et patentées pour cette sorte de commerce.

M. de Foy et Mme de Saint-Marc entreprennent les unions, organisent les hyménées, — et vont en ville.

Il y a des gens qui n'osent pas se marier, effrayés qu'ils sont des ennuyeux préliminaires qui obstruent les abords du mariage. — Pour ces gens-là, M. de Foy est un Dieu, et Mme de Saint-Marc une Providence.

Jugez plutôt :

Vous écrivez à M. de Foy — ou à sa rivale Mme de Saint-Marc :

« Monsieur,

» Je désire une épouse d'un mètre cinq cent
» vingt millimètres ; — ne pesant pas plus de

» quarante à quarante-cinq kilogrammes, —
» écrivant correctement le français, — jouant
» du piano, — blonde, — vertueuse, — et
» sachant faire les confitures.

» J'aimerais assez qu'elle n'ait ni père ni
» mère, et qu'elle jouisse de toute sa for-
» tune.

» Pour ce qui est de moi, j'ai quarante-trois
» ans; — j'ai bon pied, bon œil; — je digère
» facilement; — et, si ce n'est que j'ai un
» petit rhumatisme dans le bras gauche et
» l'oreille droite un peu dure, je suis ce qu'on
» appelle un homme bien conservé.

» Ma famille a tout perdu pendant la Révo-
» lution. Je possède peu d'argent comptant;
» mais j'ai un cœur d'or, — bien fait pour
» rendre une femme heureuse. »

Vous joignez à votre épître cinquante, cent ou deux cents francs, suivant que vous désirez une femme aisée, riche ou millionnaire,

et quinze jours après cet envoi, vous allez rendre une visite à l'entrepreneur de mariages.

Alors deux hypothèses se présentent : — ou vous n'épousez pas, ou vous épousez.

Dans le premier cas, vous perdez votre argent; dans le second, vous n'en êtes pas quitte à si bon marché!

M. de Foy fait annoncer de tous les côtés que les mariages contractés sous ses auspices sont les seuls qui vaillent quelque chose.

A quoi Mme de Saint-Marc réplique effrontément que les unions formées par M. de Foy ne valent pas le diable.

*** Les pairs de France ont condamné à un mois de prison et à DIX MILLE francs d'amende le gérant du *National*, convaincu d'avoir falsifié leurs extraits de naissance.

Désormais il demeure dûment établi que les pairs de France n'ont guère plus de-dix huit ans l'un dans l'autre.

Et pour peu qu'on y tienne, nous nous empresserons de reconnaître qu'ils sont, pour la plupart, bien près de l'enfance.

⁂ La langue française, — la belle langue française, comme on dit — s'enrichit journellement d'une grande quantité d'expressions dont les allures sont toutes pittoresques mais dont l'origine est sans explication possible.

La réunion de ces expressions bizarres constitue une langue à part qu'on appelle *argot*

En termes d'argot, avoir *un l'œil* chez un marchand signifie avoir crédit chez ce même marchand.

Ceci posé, nous allons raconter l'histoire de Lebidois, surnommé Polyphème.

HISTOIRE DE LEBIDOIS

SURNOMMÉ POLYPHÈME.

Lebidois était un beau jeune homme comme il y en a trop dans la capitale du monde civilisé.

Il lui arrivait souvent d'avoir des bottes vernies, — et plus souvent encore de ne point avoir de chaussettes dans ses bottes.

Trois fois par semaine, Lebidois dinaît avec un cure-dents et un cigare de trois sous.— Le reste du temps il se faisait inviter par quelque camarade ennuyé de dîner seul.

Lebidois avait reçu de la nature une imagination très fertile en expédiens. — Il était

l'homme de France qui *improvisait* de l'argent avec le plus de facilité.

Sans un liard vaillant, Lebidois avait toute l'apparence d'un fils de famille ; — et cela grâce à un *œil* qui ne sommeillait jamais.

Mais tant va la cruche à l'eau.... Le crédit de Lebidois a fini par se resserrer peu à peu, et aujourd'hui le malheureux, réduit aux derniers expédiens, est sur le point de s'engager comme figurant au Cirque-Olympique.

Ses amis ne l'appeltent plus que Polyphème. — Parce que son *œil* est crevé.

⁂ En argot, on dit aussi *faire chanter* quelqu'un, pour lui soutirer de l'argent d'une façon plus ou moins honnête.

Un personnage, dont les tribulations pécuniaires sont du domaine de l'histoire, — M. Harel, — avait souvent recours, pour satisfaire ses

créanciers, à un homme d'affaires nommé M. Trinquart.

Il y a quelque temps, les frères Cognard, — successeurs de M. Harel, — imaginèrent de faire chanter des chansonnettes entre les pièces, comme cela se pratique dans divers théâtres de vaudevilles.

On leur indiqua M. Trinquart, jeune homme dont les prétentions ne sont pas encore excessives.

La veille du début de ce jeune artiste, MM. Cognard firent venir dans leur cabinet Joseph, — le garçon avertisseur chargé de porter aux acteurs les bulletins de répétitions, — et lui tinrent ce langage.

— Joseph, savez-vous où demeure M. Trinquart?

Joseph, qui a été attaché au théâtre du temps de M. Harel, et qui n'ignore pas quel genre

de services M. Trinquart a rendus à son ancien directeur ; — Joseph lève les yeux au ciel, soupire et répond d'un air contrit :

— Je le sais, messieurs ; — et il ajoute tout bas : Eh quoi ! déjà !

— Vous irez chez M. Trinquart.

— Oui, messieurs.

— Vous lui direz que nous l'attendons pour chanter, demain, à sept heures précises.

— Pour chanter?... murmure Joseph consterné.

— Sans doute, pour chanter. — Allez !

Et le lendemain, Joseph se rend chez M. Trinquart, — le Trinquart qu'il connaît, — celui de M. Harel !

— C'est vous, Joseph, dit l'homme d'affai-

res, il y a long-temps qu'on ne vous a vu.

— Depuis le départ de *l'autre.*

— Et qu'est-ce qui vous amène?

— Je viens de la part des nouveaux directeurs, vous savez?

M. Trinquart se frotte les mains et sourit dans sa barbe.

— Ah! ah! fait-il, est-ce qu'il n'y a plus d'argent chez vous? J'en serais désolé... les temps sont si durs!

— Dam! monsieur, vous vous arrangerez avec MM. Cognard. Tout ce que je sais, c'est qu'ils comptent vous faire chanter ce soir, à sept heures précises.

⁂ Quiconque a traversé le pont des Arts a remarqué une espèce de guérite fermée, — dont la porte n'a jamais été vue ouverte, — et

dont nul ne peut expliquer la destination, ni l'origine.

Voici ce qui nous a été rapporté officiellement par l'un des invalides commis au péage du pont.

C'était en 1829. — L'Académie craquait de toutes parts sous un feu roulant d'épigrammes, de petits articles et de petits vers. — A cette époque, la tête des immortels était mise à prix, et l'épithète d'académicien rentrait dans la catégorie des injures passibles de la police correctionnelle.

Sur ces entrefaites, un immortel vint à mourir, et personne ne se présenta pour lui succéder. Pourtant il fallait un candidat, n'en fût-il plus au monde.

On était à l'avant-veille de l'élection. Pressée par le temps, l'Académie eut une idée, et il fut décidé que la première personne qui se présenterait pour traverser le Pont-des-Arts,

serait appréhendée au corps, — et enfermée dans la guérite en question, — sans nourriture, — jusqu'au moment où, vaincu par la souffance, le patient consentirait à se laisser élire académicien.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le soir venu, — après douze heures de détention, — l'Académie se transporta en corps auprès de la guérite et interrogea le prisonnier; — mais celui-ci déclara qu'il aimait mieux mourir de faim que de se laisser faire académicien.

Le lendemain, même réponse.

Le surlendemain, seulement, exténué de besoin et de fatigue, l'infortuné qui n'avait plus sa raison, promit tout ce qu'on voulut.

Deux heures après on procédait à l'élection, — et il était nommé à l'unanimité.

Après des élections comme celles de MM.

Flourens et Ancelot, l'Académie sera obligée de recourir à sa guérite, si elle tient à remplacer ses immortels moribonds.

*** M. Soult, ministre de la guerre, a publié une circulaire d'après laquelle il est formellement défendu à l'armée :

1° D'avoir des pensées sur quoi que ce soit ;
2° D'exprimer ces pensées de quelque façon que ce soit.

Tout soldat suspecté d'être autre chose qu'une bête brute et une machine à caporal, recevra la bastonnade, — jusqu'à ce que mort s'en suive.

Tout officier convaincu d'avoir critiqué les actes du gouvernement sera livré au bourreau qui lui coupera la langue, et lui tranchera le poignet.

L'armée reste libre de chanter l'air de circonstance :

Ah ! quel plaisir d'être soldat-at !
Ah ! quel plaisir d'être soldat-at !

*** Un littérateur, — M. Mennechet,— écrivait des comédies qui ne se jouaient guère et des livres qui ne se lisaient pas.

Ne trouvant point de public pour ses œuvres, M. Mennechet a fait annoncer, à grands sons de trompes, qu'il allait ouvrir un cours de lecture à l'usage des gens du monde, — qui ne savent pas lire.

Et il a ouvert son cours de lecture.

Les premières séances ont été assez suivies, — non pas à cause du mérite du professeur, — mais uniquement parce qu'elles étaient gratuites et que le public parisien a un grand faible pour tout ce qui ne lui coûte rien.

Mais les auditeurs n'ont pas tardé à s'apercevoir que M. Mennechet ne lisait absolument que ses propres œuvres. — Et ils s'en sont allés.

*** Tout le monde se plaint de la position précaire où languit la littérature en France ; — chacun fait de grandes phrases contre la contrefaçon belge, — et personne ne songe à signaler l'une des causes les plus actives de ce marasme qui va croissant de jour en jour.

On dit que la France est le pays des institutions libérales : c'est possible ; — mais elle est surtout le pays des cabinets de lecture.

Paris fourmille de cabinets de lecture, et il n'est pas de province, — si reculée qu'elle soit, — qui ne compte cinq ou six établissemens de ce genre.

Or, les cabinets de lecture seront, dans un temps donné, la ruine de la librairie et de la littérature.

Moyennant huit sous, on se procure, dans une de ces boutiques, deux volumes cotés 15 f. chez le libraire.

Il suit de là que le public n'achète plus au-

cune nouveauté. — Peu lui importe de lire un livre taché d'huile, de graisse et de tabac, — empreint de mille saletés, — orné de toutes sortes d'annotations manuscrites. — Il ne dépense pas plus de 40 cent., et c'est le principal.

Et comme si ce n'était pas assez, les propriétaires de cabinets de lecture sont en train d'inaugurer une petite infamie qui, — pour cette pauvre littérature,— sera le coup de pied de l'âne.

Avant de paraître en volumes, la plupart des romans paraissent en feuilletons dans les grands journaux.

On découpe les feuilletons, les colonnes se transforment en pages, et, grace à un peu de colle et à une couverture, le journal revêt les apparences de l'in-octavo.

Moyennant quoi les livres, — qui ne se vendaient plus guère, — ne se vendront plus du tout.

*** Les bals masqués n'existent plus qu'à l'état de souvenir.

Le gentil débardeur qui vous a si fort intrigué, tout l'hiver, a repris sa position sociale de chamarreuse ; — M. Chicard, ce résumé de la gaîté française, est retourné à ses magasins de peaux, comme un Cincinnatus qu'il n'est pas ; — le postillon de Lonjumeau a fui comme une ombre ; — les malins de mauvais ton, les turcs et les bergères sont rentrés au bercail de Babin ; — on ne joue plus aux *dominos* que dans les estaminets du Palais-Royal ; — le café Anglais éteint son gaz et renvoie son pu-

blic de clercs d'avoués à minuit sonnant ; — il règne dans l'atmosphère une odeur de vertu et de beurre rance combinée ; — bref, nous voici en carême, en plein carême, en pur carême.

Le carême n'est pas seulement une époque de l'année où l'homme se nourrit d'œufs durs et de sermons qui ne sont pas tendres ; — le carême n'est pas exclusivement consacré aux triomphes évangéliques de l'abbé Cœur, de l'abbé Lacordaire, de l'abbé de Ravignan ou de tout autre abbé à la mode ; — le carême est encore la saison par excellence des concerts.

De toutes les saisons de l'année, c'est évidemment la plus triste.

L'hiver a ses pluies et ses brouillards. — Le printemps, ses giboulées subites et ses faux espoirs de soleil. — L'été, son ciel dévorant et son horrible poussière. — L'automne, ses orages inattendus, ses tempêtes improvisées et sa détestable fièvre voyageuse qui dépeuple Paris

au profit des quatre parties du monde et de la banlieue. — Mais le carême a ses épidémies de concerts ! ! !

Sitôt cette époque venue, il fond sur Paris des nuées d'artistes de tout âge et de tout sexe. Dès-lors, la ville leur appartient; les murailles fléchissent sous le poids de leurs affiches colossales ; les rues sont pleines de gens employés à répandre leur nom et leur adresse; la poste n'a pas assez de tous ses facteurs pour distribuer les programmes de leurs ébouriffans concerts.

Et que parlons-nous de concerts! Grace à eux, le concert proprement dit n'existe plus. — Le concert, cette réunion d'honnêtes appétits musicaux qui se rassemblaient à huit heures du soir et se séparaient à dix heures et demie, — suffisamment rassasiés de deux heures de mélodie — ce concert-là est tombé sous leurs coups. — Ils lui ont substitué la matinée musicale, qui permet d'entrer en fonctions à midi et de ne sortir que le lendemain.

Au nombre des proverbes erronés, il faut citer celui-ci : *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.* — Cette maxime est, sans contredit, l'œuvre d'un philosophe cul-de-jatte. Consultez les grands artistes, et tous vous répondront que c'est en roulant qu'ils amassent de la mousse en grande quantité.

Or, ce qui s'applique aux grands, toute proportion gardée, s'applique également aux petits. — Il y a une foule d'artistes de treizième ordre, — qui mourraient de faim s'il leur fallait vivre à Paris, et qui, roulant en province, ont une existence dorée sur tranches. — C'est à eux qu'on est redevable de la saison des concerts. Ils viennent manger à Paris, en moins de six semaines, ce qu'ils ont mis onze mois à gagner — à Limoges, où ils enseignaient le cornet à pistons aux fils de M. le préfet, — et à Brives-la-Gaillarde où ils donnaient, touchant l'accordéon, des leçons générales à l'épouse du receveur particulier.

Mais aussi quelles semaines bien employées! quel argent noblement dépensé! Rien ne leur

coûte ; il n'est pas de sacrifices qui les effraient, — aussi ne tardent-ils pas à devenir des génies du premier calibre. — La réclame verse sur leurs têtes ses parfums les plus odorans. — Le puff les prend par la main et les élève à des hauteurs incroyables.—Sont-ils compositeurs? Ils ont l'esprit d'Auber, le génie de Rossini, la science de Meyerbeer; — instrumentistes? ils se transforment en Thalberg, en Tulou, en Bériot ou en Batta, — le tout à raison de deux francs, d'un franc, voire même de douze sous par ligne.

Ce manège dure quinze jours. — Ce temps écoulé, et lorsqu'on a suffisamment répété au public que M. Amynthas est le premier triangle des temps modernes ; — qu'il a été décoré de l'ordre de l'arrosoir de la main de l'empereur des Patagons; — que son altesse le roi de Lahore lui a fait hommage d'une paire de bretelles, etc., etc.; — alors on lance la dernière annonce, l'annonce-bouquet, et, le lendemain, on lit dans les journaux.

« C'est décidément samedi prochain que

» notre célèbre triangle Amynthas donne sa
» grande matinée musicale dans les salons de
» M. Herz, rue de la Victoire. — Nul doute
» qu'il n'en remporte une signalée.—M. Amyn-
» thas est impatiemment attendu par Méhé-
» met-Ali qui désire faire participer à sa gloire
» de réformateur notre illustre compatriote,
» en qualité de triangle modèle. »

Le samedi venu, les salons de M. Herz, — cet omnibus philarmonique, — s'ouvrent au public qui accourt avec sa badauderie habituelle, et ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a été victime d'un mystification. — *Nota*. On ne rend jamais l'argent.

D'où vient que le gouvernement, qui a limité le nombre des salles de spectacle, n'a pas songé à limiter celui des salles de concert? — On a fermé les salons de Frascati sous prétexte qu'on y jouait, mais on joue bien davantage, et d'une façon bien plus désagréable, dans les salons de M. Herz.

⁂ Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus,

carême est, en outre, la saison des sermons. — On va entendre prêcher, comme on va voir jouer la comédie.

— Allez-vous au Gymnase, ce soir?

— Non; Bouffé ne joue pas.

— Alors venez à Saint-Sulpice; Lacordaire prêchera.

*** Voici une anecdote horrible — qui peint à merveille une certaine classe de la population parisienne.

Un homme vivait maritalement avec une femme. — La femme tombe malade. — Les ressources diminuent, s'épuisent; il n'y a plus d'argent pour acheter les remèdes et pour payer le médecin. — La femme est portée à l'hospice.

La maladie fait d'effroyables ravages. — La fraîcheur s'en va; — le front se plisse; — les yeux se cavent; les cheveux tombent. — La

femme meurt, — n'ayant conservé que ses dents de toutes ses beautés passées.

L'homme ne possédait pas de quoi faire ensevelir sa maîtresse; — un infirmier prête un drap, à condition que le prix lui en sera payé avant un mois.

Le mois s'écoule. — On ne paie pas. — L'infirmier déterre le cadavre, reprend son drap, et, rencontrant son débiteur, il lui reproche durement son manque de foi.

— De quoi vous plaignez-vous? répond celui-ci, vous aviez les dents de Louise pour vous payer.

*** Il vient de s'ouvrir un nouveau restaurant sur le boulevart.

Le propriétaire de cet établissement, en homme qui sait son monde, — et qui apprécie l'influence de la presse à sa juste valeur, — a signalé son arrivée au comptoir par un acte

qui témoigne d'une grande habileté et d'une profonde diplomatie.

Il a donné un souper auquel la plupart des journaux en crédit assistaient dans la personne de leurs principaux rédacteurs.

Et comme la mémoire de l'estomac est la moins ingrate de toutes, nous allons voir, d'ici à quelques jours, le nom et l'adresse du café en question habilement intercalés dans les feuilletons de ces messieurs.

A propos d'une pièce nouvelle, l'un écrira : « Après beaucoup de traverses, les deux amans se marient, et le repas de noces se fait au restaurant de..., l'endroit de Paris où l'on mange le mieux. »

De son côté, un autre ne manquera pas de dire : « Le boudoir de l'héroïne était surchargé de tentures bleues d'un haut goût; — il était pavé en mosaïques vertes et roses, — comme on en remarque au restaurant de..., où l'on boit du si bon vin de Champagne. »

Puis un troisième de s'écrier : « Oh! le printemps! voici le printemps! nous tenons le printemps! gai printemps! doux printemps! bon printemps! — Le soleil a de la force, savez-vous? donc, nous entrons dans la saison des violettes, des roses, des glaces et des lilas. — Les lilas? — vous les trouverez toujours aux prés Saint-Gervais et ailleurs; — mais les glaces, les vraies glaces, les seules glaces, c'est au restaurant de..., et non ailleurs, qu'on les rencontre. »

Et ainsi des autres.

*** Un feuilletoniste du grand format débuta dans la carrière par un petit volume intitulé l'*Art d'aimer*. — Il y a de cela quelques dix ou douze ans.

Ce rival du poète Ovide, — qui a oublié jusqu'au titre de son ouvrage, — devint subitement épris, la semaine passée, d'une des plus charmantes actrices des théâtres secondaires.

Jugeant bien d'après les désirs tumultueux le son cœur que sa passion n'était pas exclusivement platonique, notre homme prit son courage à deux mains, se coiffa sur l'oreille et s'achemina chez l'actrice en question.

— Qui me vaut l'avantage de vous voir? demanda celle-ci au visiteur, en lui tendant la main. M'apportez-vous un bon rôle? — Le feuilletoniste fait aussi des pièces à ses momens perdus.

— Je viens, madame, vous dire que je vous aime!

— Pas possible!...

— Je vous aime comme l'abeille aime la leur, comme l'exilé aime sa patrie. . . comme...

Ici l'actrice ne put réprimer un éclat de rire.

— Vous rîez, madame, reprit le journaliste;

vous riez quand je pleure... vous riez quand je souffre !

— Bravo ! bravissimo ! allez toujours, interrompit l'actrice en se pâmant d'aise.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je connais ça... page 37... Allez donc... mais allez donc, de grace !

— De la raillerie ; c'en est trop ! — il faut que tu sois à moi !

— Le tutoiement... chapitre IX... page 118...

— Plutôt que de continuer à souffrir ce que j'endure, je me tuerai..., entendez-vous bien, madame, je me tuerai !

— Oh ! la page 290 et dernière !

Et en parlant ainsi, l'actrice prit sur son

étagère un petit *Art d'aimer*, fort proprement relié en veau, — qu'elle ouvrit — à la page indiquée — sous les yeux de l'auteur, — son amoureux confus.

⁂ Tout Paris se porte en foule dans la plaine de Grenelle.

Il s'agit de voir couler dans un baquet une eau très sale, très noire et très infecte, qu'on a été chercher à dix-huit cents pieds sous terre, — et pour la découverte de laquelle on a dépensé trois ou quatre cent mille francs, — tandis qu'on avait la Seine, — un fleuve — qui passe tout à côté.

A cette occasion, on fait circuler dans Paris des billets de faveur pour visiter l'*intérieur* du puits.

En voici le *fac-simile*.

Ministère de l'intérieur.

CE BILLET EST PERSONNEL.

M.   est autorisé à visiter, avec sa société, l'intérieur du puits de Grenelle.

Le Directeur des Beaux-Arts,

EN CAVÉ.

Nota. Ce billet n'est valable que pour une fois, et doit être déposé en descendant. Les cannes, paquets, parapluies et chiens doivent être déposés à l'orifice, chez le concierge du puits.

Le peuple français est toujours le peuple le plus spirituel de l'univers.

Nous recevons à l'instant même une lettre de Bordeaux.

Il n'y a pas encore de bâtiment en partance pour la Chine.

LETTRES

COCHINCHINOISES

sur

LES HOMMES ET LES CHOSES DU JOUR

TRADUITES

PAR ALBÉRIC SECOND

PARIS

CHEZ MARTINON, RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4

Et dans tous les dépôts de pittoresques.

—

1841

Imprimerie Lange Lévy, rue du Croissant, 16.

⁂ Il y avait à Paris un notaire, appelé maître Lehon, — lequel formait une véritable exception dans le corps des notaires.

Maître Lehon n'avait ni voitures, ni chevaux, ni train de maison, ni domestiques.

Il n'était point marié, — et n'avait point de maîtresse en ville.

Une femme de ménage, — sa portière, — lui faisait son lit trois fois par semaine et lui cirait quelquefois ses bottes.

Il déjeunait avec un peu de charcuterie et dînait au Palais-Royal, dans un restaurant à

32 sous. —Trois plats au choix, brouet noir à discrétion.

Enfin, maître Lehon n'avait jamais donné de bal costumé, avec travestissement turc *obligé*, — comme l'a fait récemment maître Outrebon, — un autre notaire.

Aussi maître Lehon était-il entouré d'une confiance unanime.

C'était à qui lui ferait accepter sa fortune.

— Maître Lehon, je vous en prie, j'ai là quelques centaines de mille francs, dont je suis très embarrassé, faites-moi l'amitié de me les prendre.

— Mon bon M. Lehon, — vous qu'on dit si obligeant pour le pauvre monde, —voici quarante mille francs que j'ai économisés depuis vingt ans sur mon existence de tous les jours... soyez donc assez aimable pour me les prendre!

Et ainsi des autres.

Et maître Lehon prenait, — prenait toujours. — Il était si obligeant, ce pauvre homme!

— A qui donc se fier désormais?

Maître Lehon, — le Lehon que nous venons de vous dire, — le Lehon sans femme, sans domestiques, sans chevaux, sans maîtresses; — l'homme antique, — le gastronome à trente-deux sous, — maître Lehon, en un mot, il a manqué. — Et ce qui est plus triste, il manque de tout. — Le reste est pour ses créanciers.

Au nombre des victimes de maître Lehon, figure un M. de la Chance, —malheureuse probablement.

Sans contredit, la faillite de maître Lehon est un grand malheur — pour la morale d'abord, — et puis pour tous ceux qui risquent

d'y perdre leur fortune. Et cependant, il y a une infinité de gens par qui cette même faillite sera considérée comme un événement très agréable.

Ces gens sont ceux qui, ayant beaucoup de dettes et peu d'argent, en sont réduits à payer leurs créanciers avec toutes sortes de mauvaises raisons.

Ces habiles exploitent à leur profit les moindres catastrophes. — A les entendre, ils sont de toutes les grêles et de tous les incendies. Le tremblement de terre de la Martinique leur a dévoré de magnifiques propriétés, d'un superbe rapport, lesquelles aujourd'hui ne sont plus rien qu'un monceau de décombres et de ruines. — L'inondation du Midi de la France les a mis à sec; — et, pour couronner l'œuvre, la faillitte Lehon leur a enlevé leur dernier sou. — Osez donc, après cela, vous montrer impitoyable envers des débiteurs si malheureux!

Combien de bottiers, de restaurateurs, de tapissiers et de tailleurs, — de tailleurs surtout,

—vont se trouver englobés, par contre-coup, dans la déconfiture de maître Lehon!

— M. le vicomte, je viens... j'ai l'honneur de venir... je viens pour régler... vous savez?

— Quoi donc?

— Les temps sont durs, M. le vicomte... le commerce va mal... Et si vous pouviez me donner un peu d'argent?...

— Que me parlez-vous d argent, mon cher? Mais, moi aussi, je cherche de l'argent! — Ah! ça, vous ne savez donc rien de ce qui se passe à Paris? Mais je suis ruiné; — tout ce qu'il y a de plus ruiné. Lehon avait toute ma confiance et toute ma fortune. — Repassez dans six mois, quand la liquidation sera faite.

Il faut encore ranger parmi les victimes fantastiques de maître Lehon:

1° Nombre de maris, — lesquels ont saisi, avec empressement, l'occasion de ne point

onner à leurs femmes la parure ou le cachemire promis depuis long-temps.

2o Nombre de gens, — lesquels vont partout, criant qu'ils sont ruinés, — ce qui les dispense d'ouvrir leurs salons et de donner à dîner, — mais ce qui ne les empêche pas de fréquenter assidûment tous les lieux où l'on danse et tous ceux où l'on dîne.

Le Jockei's Club a beaucoup souffert de cette bourrasque d'argent. — On cite cinq ou six pauvres grands seigneurs, particulièrement éclopés. Z. a été rencontré aux Champs-Élysées, sans gants. — La maîtresse de K. annonce qu'elle ne paiera pas son terme. — Il est question d'organiser une nouvelle ambassade en Perse.

La ruine de maître Lehon s'est, à ce qu'on assure, consommée dans cette caverne infâme au fronton de laquelle on a écrit LA BOURSE, — inscription qui ne sera complète que du jour où l'on y aura ajouté ces trois mots : OU LA VIE !

⁂ A Paris on n'est pas religieux. — On est superstitieux.

Une grande partie des personnes qui accomplissent le plus scrupuleusement les devoirs prescrits par la religion, n'agissent point ainsi pour être agréables à Dieu, mais bien pour n'être pas désagréables au Diable, — qu'on représente toujours avec une queue et des cornes menaçantes.

On ne fréquente, d'ailleurs, les églises qu'autant qu'on est sûr d'y trouver toutes ses aises, siéges mollement rembourrés, demi-jour voluptueux, tapis moelleux, parfums odorans, musique enivrante, et le reste. — Le curé de Notre-Dame-de-Lorette a poussé la précaution jusqu'à faire placer, à la porte de son église,— tout proche du bénitier, — une glace, afin que les dames — qui l'honorent de leur présence — puissent réparer, avant d'entrer, le désordre de leur toilette.

Nous avons remarqué, dans les églises, une foule de jeunes femmes en deuil. Nous pen-

sions qu'elles venaient uniquement pour pleurer aux pieds des autels la perte d'un époux adoré. — Nous étions à cent lieues de la vérité. — En France, l'usage veut que les premiers temps du veuvage se passent dans une retraite absolue, loin des bals, des promenades et des théâtres. — Et ces dames viennent se montrer à l'église, faute de pouvoir se montrer ailleurs.

Mais revenons aux tendances superstitieuses que nous avons signalées tout à l'heure.

Un enfant tombe malade. — Sa mère craint pour ses jours ; elle assemble des médecins, elle allume des cierges, elle fait dire des messes ; — la maladie va toujours croissant.

La pauvre mère est désespérée. Pour racheter la vie de son enfant, elle donnerait sa fortune, sa vie même.

Au plus fort du danger, elle perd la tête et s'écrie : « Seigneur, rendez-moi mon fils, et je

le voue au blanc jusqu'à sa huitième année !»

Une crise favorable s'opère. — L'enfant est sauvé, et la mère demeure persuadée que l'existence de son fils est attachée au strict accomplissement de son vœu.

Durant huit années, l'enfant est donc vêtu de blanc de la tête aux pieds : pantalon blanc, veste blanche, cravate blanche, souliers blancs et chapeau blanc.

Il n'y a qu'un tout petit inconvénient : grace à la température parisienne, et aussi aux habitudes de l'enfance, la couleur primitive du costume ne tarde pas à disparaître sous une couche épaisse de crasse et de boue.

APHORISME.

Nous ne savons rien au monde de plus malpropre que l'aspect d'un enfant voué au blanc.

*** Dans un précédent volume, nous avons

parlé de la Comédie-Française, et nous n'avons rien dit du commissaire royal qui préside aux destinées de ce théâtre. C'est un oubli. Nous nous hâtons de le réparer.

Entre autres gagistes, la Comédie-Française compte un souffleur, des allumeurs de quinquets, des ouvreuses, des machinistes et un commissaire royal. — Les fonctions de ce dernier employé ne sont pas des plus faciles à définir. — Une ouvreuse ouvre ; un allumeur allume ; un souffleur souffle, et un machiniste machine : c'est simple comme Bonjour (Casimir).

Quant au commissaire royal, c'est autre chose. Quel est son but, son utilité ? Sa destination, quelle est-elle ? — Pourquoi est-il commissaire ? et pourquoi étant commissaire est-il commissaire royal ?

Est-il chargé de recevoir les pièces ? — Non, car il y a un comité spécial.

Est-il chargé de les mettre à l'étude ? — Non, car il y a un metteur en scène.

Serait-il, d'aventure, chargé de les transcrire, de faire les fonctions de copiste? — Non, car il n'est pas certain qu'il sache l'orthographe. — Il est même avéré qu'il ne la sait pas du tout.

Dans l'antiquité, — il y a cinq ans, — les comédiens ordinaires du roi vivaient en puissance de directeur. Ils avaient juré fidélité à la charte constitutionnelle de M. Jouslin de la Salle. — Peu après, ils l'accusèrent de tyrannie et secouèrent son joug trop pesant. Alors vint M. Védel. Celui-là n'était certes point fait pour inspirer des craintes à personne; c'était une manière de bon roi d'Yvetot, se levant tard, se couchant tôt, dormant fort bien, — surtout les jours de tragédie.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés, et déjà M. Védel était contraint d'abdiquer à son tour. Les comédiens demandaient que sa tête tombât; — mais il ne tomba que plusieurs pièces.

Ce fut dans ces circonstances graves qu'on inventa le commissaire royal.

Il fallait un homme de paille, un gérant responsable, une cinquième roue au carosse, quelque chose de peu gênant et de point du tout incommode; — ne soufflant jamais un mot plus haut que l'autre; ayant des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une bouche pour se taire; — voulant tout ce qu'on veut, approuvant tout ce qu'on approuve, et signant tout les yeux fermés. — C'est pourquoi M. Buloz fut nommé à l'unanimité.

Telles sont les fonctions importantes que M. Buloz remplit depuis tantôt trois ans avec un zèle et une intelligence qu'on ne saurait trop louer. — On rend des hommages publics à Jacquard; on devrait porter en triomphe celui qui a découvert M. Buloz, car c'est une machine bien autrement remarquable, — quoique moins utile, — que celles de Jacquard.

Généreuse comme une grande dame, la Comédie-Française allouait à son commissaire un traitement de six mille francs. Mais aujourd'hui qu'elle a vu l'homme à la besogne, à pré-

sent qu'elle a eu le temps de se convaincre de son entière nullité, elle a trouvé que cinq cents francs par mois ce n'était pas payé.

En conséquence, le traitement de M. Buloz, commissaire royal, vient d'être porté à douze mille francs par an.

Les muets du sérail, — qui sont les Buloz de l'Orient, — gagnent beaucoup moins et travaillent beaucoup plus.

*** M. Cousin, grand officier de la légion d'Honneur, ancien ministre, pair de France, membre du conseil de l'instruction publique, etc., etc., etc. — M. Cousin est par dessus tout un profond philosophe.

M. Cousin s'est convaincu, par la lecture des bons auteurs, que la fortune est féconde en revers inattendus, — et que rien n'est fragile comme les prospérités de ce bas monde.

C'est pourquoi M. Cousin exploite le plus

qu'il peut sa position. Il fait des économies, en songeant à l'avenir. — Semblable à la fourmi, il entasse pour les mauvais jours.

En sa qualité de ministre de l'instruction publique, **M.** Cousin a été en butte pendant quinze mois à une véritable avalanche de livres de toute espèce et de tous les genres. Il n'est pas un auteur, du plus grand jusqu'au plus petit, — qui ne se soit empressé d'adresser au ministre son œuvre, ornée d'une superbe dédicace manuscrite : *A M. Cousin, hommage de l'auteur.* — *Hommage de l'auteur à M. Cousin.* etc., etc., etc.

Un jour de la semaine dernière, M. Cousin, pair de France et grand officier de la Légion-d'Honneur, a fait appeler chez lui un libraire, bien connu des journalistes parisiens, — lequel achète, à très vil prix, à ces messieurs, les ouvrages dont ils ont rendu compte dans leurs feuilletons respectifs.

Ce commerce, d'une honnêteté équivoque, s'appelle *lavage.* — On dit *laver un livre.*

— Monsieur, a dit l'ancien ministre au libraire, j'ai là quelques ouvrages dont je serais bien aise de me défaire. — Quels sont vos prix ?

— Trente sols le volume de prose ; quinze sols le volume de vers..... la poésie est bien avariée !

— C'est bien peu.

— C'est sur ce pied pourtant que je traite avec ces messieurs des journaux.

— Je vous ferai observer, a repris le pair de France, que les ouvrages que vous tenez des journaux sont, pour la plupart, maculés, froissés, tachés. — Les miens, au contraire, n'ont pas été seulement coupés. — Rien ne vous empêchera de les revendre comme entièrement neufs.

— Pardonnez-moi..... il me faudra toujours lacérer la première page, — à cause de votre nom et de la signature de l'auteur.

— Enlever mon nom ! a interrompu avec colère le grand officier de la Légion-d'Honneur; faire disparaître la signature de l'auteur ! Mais vous n'y pensez pas ? C'est précisément là ce qui donne quelque valeur à cette insignifiante collection !

Vaincu par cet argument, le libraire a doublé ses offres, et l'affaire n'a pas tardé à s'arranger.

On rapporte que le soir, en se couchant, M. Cousin s'est écrié :

— « Je n'ai pas perdu ma journée ! »

Nota. La collection tout entière est visible sur les quais.

*** On parlait de faire débuter, à l'Opéra, Mlle Loëve, — une chanteuse allemande qui a une belle voix.

— Pourquoi l'engagerait-on ? a dit Mme Stoltz. — J'ai trois ans de moins qu'elle et deux dents de plus.

⁂ Voici l'une des meilleures plaisanteries qui soient écloses depuis long-temps dans la cervelle du peuple français, — ce peuple le plus spiri... etc., etc., etc., etc.

M. Théleur est un honnête professeur de danse, arrivé tout récemment d'Angleterre, — où il a gagné une quinzaine de mille livres de rentes à démontrer la pirouette et à enseigner l'entrechat.

M. Théleur est venu se fixer en France, — car si Londres est le seul endroit où l'on sache faire sa fortune, Paris est la seule ville où l'on sache la manger.

Malgré ses quarante-cinq ans et son torse reprochable, M. Théleur est fou de son art. — Il ne donne plus de leçons, parce que, grace au ciel, il est au dessus de cela. Mais il s'occupe toujours de chorégraphie. — A force d'enseigner les autres, M. Théleur s'est persuadé qu'il devait être un grand danseur. — Il est donc allé trouver M. Léon Pillet, lui demandant de l'engager à la place de Mazillier, — qui commence à avoir beaucoup de ventre pour l'emploi des zéphyrs.

Voyant à quel homme il avait affaire, et prévoyant quelque bonne mystification, M. Léon Pillet répondit à M. Théleur :

— Monsieur, il y a long-temps que je vous connais. Je sais de quoi vous êtes capable. Je suis sûr que votre présence à l'Opéra ressusciterait le ballet qui se meurt ; mais il m'est impossible de vous engager. Mazillier, Petitpas, Mabille, tous mes danseurs, ne me le pardonneraient pas. — Attendons un moment plus opportun. — Néanmoins, je vous accorde vos entrées dans mes coulisses, — trop heureux si vous daignez souvent vous y montrer.

Depuis ce jour, M. Théleur fréquente assidûment les coulisses de l'Opéra. — Au théâtre, tout le monde a le mot d'ordre. — A peine paraît-il, que chacun se découvre ; — voici Théleur ! — c'est Théleur ! — notre grand Théleur ! — vive Théleur ! — on se presse, on l'entoure ; on lui demande ses conseils, on implore ses avis. — Les maîtres du ballet le consultent, — M. de Boignes lui prend la main ; — M. de Saint-Georges l'appelle « mon ami. » — Les rats se disputent l'honneur de porter sa canne et de ramasser son chapeau.

D'abord M. Théleur a été abasourdi ; peu à peu il s'est fait à ces hommages. — A présent il est convaincu de son mérite, et il se croit le premier danseur des deux hémisphères. — Rien n'égale sa présomption, si ce n'est son aveugle crédulité.

A la suite d'une représentation à l'Opéra, on imagine d'aller souper tous ensemble, — un souper fin avec forces truffes, primeurs de la saison, et vin de Champagne à indiscrétion. Arrive le quart d'heure de Rabelais ; on apporte

la carte : un convive l'arrache des mains du garçon :

— Diable ! fait-il ; c'était bon, mais c'est cher.

— Combien est-ce ? demande M. Théleur, en tirant sa bourse.

— Cent trente-cinq francs par tête.

M. Théleur donne les cent trente-cinq francs, et la consommation générale se trouve payée.

Le plaisant de l'histoire, c'est que cinq ou six journaux se sont mis de la partie. — On a fait des biographies de Théleur ; — on lui a adressé des vers ; — on l'a célébré sur tous les tons ; — si bien qu'un correspondant dramatique lui a offert un engagement de premier danseur pour le théâtre royal de Saint-Pétersbourg. — Mais Théleur a refusé ; Théleur appartient à la France. — Théleur, lui a-t-on dit

un jour, puisque la scène de l'Opéra vous est interdite, grace à d'ignobles coteries et à de mesquines jalousies, il vous faut donner sur un autre théâtre un échantillon de votre beau talent.

Une représentation a été bien vite organisée au petit théâtre des Folies-Dramatiques, et Théleur y a dansé un ballet de sa composition, — vêtu d'une tunique de gaze, le front ceint d'une couronne de roses — pompon.

Au dénoûment de l'ouvrage, Théleur devait traverser la scène dans un char triomphal, traîné par deux tigres.

— Où diable prendrai-je mes deux tigres ? demandait Théleur à une répétition.

— Au Jardin des Plantes, lui répondit-on.

— Croyez-vous que l'on consente à me les prêter ?

— Le gouvernement n'a rien à refuser à un artiste de votre force.

— C'est juste.

Théleur se rendit au Jardin des Plantes, — et fut très surpris qu'on n'accédât pas à sa demande. — Il en a été reduit à se faire traîner par deux figurans que l'on revêtit de peaux d'ours.

Tout l'Opéra assistait à cette solennité, en loges découvertes. — A la chute du rideau, Théleur a été rappelé, applaudi à trois reprises, et enterré sous une avalanche de fleurs. — Pauline Leroux lui a jeté son bouquet; Nathalie Fitz-James a détaché la guirlande de son chapeau; Adèle Dumilâtre lui a envoyé des baisers; Maria et Blangy ont déchiré leurs gants à force de claquer. Pendant ce temps-là, Petitpas et Mabille versaient des larmes de dépit, dans un coin.

A la sortie du spectacle, on l'a ramené

jusque dans son domicile, — où une sérénade lui a été donnée durant une partie de la nuit.

Il y a quelques jours, on a dit à Théleur :

— Vous ne savez pas, mon cher, — le roi a entendu parler de vous, et il veut absolument vous voir danser. La représentation aura lieu à la salle Chantereine. Mais, comme sa majesté qui ne va pas aux grands théâtres, ne peut pas se montrer dans un petit, elle se tiendra, — ainsi que toute la cour, — dans les couloirs, — regardant à travers les lucarnes des loges, et par diverses fentes pratiquées aux cloisons. — Il n'y aura personne dans la salle, mais jamais danseur n'aura été vu par un plus magnifique auditoire — invisible. — Apprêtez-vous.

Théleur s'apprête.

⁂ On lisait dans la *Revue de Paris* du 21 mars :

« M. Inchindi débutait vendredi dernier à
» l'Opéra, par le rôle du cardinal dans *la Juive*.
» Il apporte à l'Académie royale de musique,
» les qualités et les défauts par lesquels il se
» faisait remarquer, il y a tantôt dix ans, à
» l'Opéra-Comique.

» C'est toujours le même chanteur, assez
» correct, mais froid et sans élan, la même
» voix flexible, si l'on veut, mais terne, molle
» et dépourvue de toute espèce de vibration
» et de caractère. »

Quel dommage pourtant que M. Inchindi n'ait jamais débuté à l'Opéra !

Ce même vendredi — dont parle la *Revue de Paris,* — M. Inchindi ayant été subitement indisposé, le rôle du cardinal a été chanté par M. Alizard. — Depuis, M. Inchindi a rompu avec M. Léon Pillet.

Notre interprète, — à qui nous parlions de cette singulière aberration du journaliste, nous a dit :

— Comme Vertot, le rédacteur avait fait son siége d'avance.

⁂ Les directeurs de théâtres qui devraient être des hommes intelligens et instruits, n'ont souvent ni intelligence, ni instruction, — en revanche ils ont la plupart du temps, des maîtresses, — lesquelles dirigent en chef et sans partage.

En langage de coulisses, ces dames s'appellent des *Égéries*.

L'Égérie est toute puissante dans *son* théâtre. — Elle assiste aux lectures. — Elle surveille les répétitions. — Elle rédige les affiches. — Elle donne des audiences. — C'est une autocratie qui domine tout, qui pèse sur tout. — Elle règne sur toute la ligne.

Il y a quelques mois, l'Égérie de l'Ambigu-Comique était une actrice maigre et spirituelle, nommée Mlle Valois, très redoutée de ses camarades et des auteurs, à qui elle n'épargnait

ni les railleries, ni les épigrammes, ni les méchans tours.

En ce temps-là, on jouait à l'Ambigu un mélodramme de M. Paul Foucher, qui, — pour être excessivement myope, — n'en voit pas moins bien ses intérêts.

Vers la dixième représentation, la pièce fut subitement arrêtée. — Aussitôt M. Foucher accourt à l'Ambigu, et rencontrant le directeur :

— Monsieur, dit-il, je serais bien aise de savoir pourquoi ma pièce est suspendue? — c'est probablement parce que je n'ai pas donné le rôle à Mlle Valois?

— Mais, monsieur, interrompt le directeur, je vous assure.....

— Pourquoi ne pas l'avouer? reprend le poète qui s'échauffe; la branche des Valois a toujours été fatale à la France..... il n'est

pas surprenant qu'elle le soit à Paul Foucher.

— Qu'appelez-vous *branche de Valois?* s'écrie le directeur en courroux. Apprenez que Mlle Valois n'est point une branche..... Je parie même qu'elle est moins maigre que votre maîtresse.

Voilà un échantillon des capacités à qui sont confiées les destinées de l'art en France.

*** La Chambre des Pairs a voté le projet de loi des fortifications de Paris. — A cette occasion on a prononcé quarante-un discours, — assaisonnés d'un grand nombre de solécismes, — où sont intervenus à tout propos, — et hors de propos, — Vauban, Jeanne d'Arc, Condé, Alexandre-le-Grand, Turenne, Pompée, César, Napoléon, M. Soult et Gengis-Kan.

De cette discussion, il résulte clairement que l'empereur Napoléon n'a jamais eu la moindre stabilité dans sa manière de voir et dans sa façon de penser. Ce capitaine, dénué de toute stabilité dans les idées, aurait passé

une moitié de sa vie, — s'il faut en croire les pairs de France, — à approuver le projet de fortifier Paris, et l'autre moitié à le désapprouver.

1er ORATEUR (*à la tribune*). Comme l'a dit Napoléon, bon juge dans la matière, Paris ne peut exister sans enceinte continue et sans forts détachés.

2e ORATEUR (*à la tribune*). Personne ne récusera l'opinion de l'Empereur. Eh bien ! l'Empereur n'a pas caché que la fortification de Paris est un acte aussi dangereux qu'impolitique.

3e ORATEUR (*de sa place*). J'ai lu dans le premier volume du *Mémorial de Sainte-Hélène* que l'Empereur a toujours regretté de ne point avoir fortifié Paris.—Est-ce assez clair ?

4e ORATEUR (*de sa place*). Le deuxième volume du *Mémorial de Sainte-Hélène* nous apprend que Napoléon repoussa toujours l'i-

dée de faire une place forte de la capitale de la France. — Est-ce assez concluant?

Les fortificationistes ont fini par l'emporter. — La capitale du monde civilisé ne sera plus à l'avenir qu'une place de guerre, —avec tous les agrémens obligés: crénaux, bastions, remparts, murs de sûreté, ponts-levis, canons, fossés; — et, par dessus tout cela, soldats de tout grade et de toutes armes qui vont affluer de toute part et rendront les Parisiens prisonniers dans leur propre ville.

Ah ! ça... la France est donc la reine des nations, elle n'a donc plus rien à désirer sous le rapport moral comme sous le rapport matériel, que ses gouvernans gaspillent de la sorte des centaines de millions?—Il n'y a donc plus, —dans ce pays de cocagne, — ni routes à percer, ni canaux à creuser, ni monumens à élever, ni bateaux à vapeur à construire, ni chemins de fer à tracer?

O Parisiens ! vous venez d'assister tranquillement au prologue d'une farce tragique dont

votre ruine formera le dénoûment. — Un siècle encore, et Tours sera la capitale de la France.

*** Pendant ce temps-là, à quoi s'occupaient messieurs les députés ?

Les trois quarts de ces messieurs s'étaient installés au Luxembourg, où ils assistaient à la discussion du projet de loi en question. — Le quatrième quart, — n'ayant rien de mieux à faire, — s'occupait, tout doucement, en famille, de savoir jusqu'à quel point la propriété littéraire est une propriété.

Me Chaix-d'Est-Ange, avocat, s'est élevé à une grande hauteur dans cette discussion. — Il a prouvé, clair comme de l'eau du puits de Grenelle, que la littérature n'est jamais plus florissante qu'aux époques où les gens de lettres sont les plus misérables.

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

La chambre, entraînée par cet argument inattendu, s'est empressée de déclarer, par

son vote, que la propriété littéraire n'est point une propriété.

Ah ! littérature, ma mie ; ah ! tu avais la folle prétention de figurer, comme une autre, au grand banquet social ! Ah ! tu voulais t'y asseoir, comme fait un cordonnier enrichi ou un ex-fabricant de bretelles ! Ah ! tu pensais que la propriété d'une idée vaut bien la propriété d'un champ ! Ah ! tu t'imaginais ces choses-là et beaucoup d'autres encore ;— mais la chambre t'a joliment remise à ta place, ma fille. — Faut-il donc te le répéter :

La propriété littéraire n'est point une propriété.

Attrape !

*** M. Thiers ,— qui n'est ni un homme de guerre ni un homme de finances, — a souvent pris la parole dans la discussion du budget et dans la discussion du projet des fortifications.

En revanche, M. Thiers, — qui est un hom-

me de lettres et qui doit tout à la littérature,— n'a pas trouvé un mot à dire dans la discussion du projet de loi sur la propriété littéraire.

*** La quatrième page des grands journaux contient, depuis trois mois, l'annonce suivante :

INSTRUCTION POUR AVOIR

DES ENFANS SAINS

D'ESPRIT ET DE CORPS, ET AUSSI PARFAITS QU'ON PEUT L'ÊTRE,

Brochure, par M. Chéneau fils,

NÉGOCIANT.

Il nous semble qu'en voyant cette annonce, M. Chéneau père doit regretter beaucoup de n'avoir pas pu lire,—avant de se marier,— la brochure de M. Chéneau fils.

⁂ Les médecins se divisent en deux écoles diamétralement opposées.

Les uns passent leur temps à démontrer l'existence de choses qui n'existent pas. — La vie des autres s'écoule à nier l'existence de choses qui existent parfaitement.

La première de ces écoles s'est grossie récemment de deux nouveaux adeptes : le docteur Wiesecké et le docteur Chouippe.

Le docteur Wiesecké a trouvé un moyen infaillible de rendre la vue aux aveugles ; c'est de leur faire avaler trois douzaines de perles fines. — Seulement comme ce remède coûte excessivement cher, il ne s'est pas rencontré

d'aveugle qui ait encore pu se l'administrer.— Le docteur Wiesecké n'en reste pas moins persuadé de l'efficacité de ses perles.

Les lauriers du docteur Wiesecké empêchaient le docteur Chouippe de dormir.

Le docteur Chouippe maigrissait à vue d'œil; il ne faisait plus qu'un repas toutes les quarante-huit heures. — Sa tête se dégarnissait comme une vieille brosse à cirage; ses joues se creusaient ; ses mollets n'étaient plus qu'une chimère; son abdomen fuyait comme une ombre.

Le docteur Chouippe évitait soigneusement la présence de ses semblables. Il recherchait de préférence les lieux déserts et inhabités : les jours de pluie, il s'allait promener dans les carrières Montmartre. — On était sûr de le rencontrer au Gymnase, aux représentations du couple Volnys.

« O docteur Wiesecké, s'écriait-il par inter-

valle, ta gloire me jugule, ta réputation me poignarde, tes réclames m'assassinent. — N'y a-t-il donc pas moyen de faire oublier ton traitement des aveugles ? de dresser annonce contre annonce, autel contre autel, de passer la jambe à ta gloire ? »

Mais le docteur Chouippe avait beau s'escrimer, son imagination restait plus vide qu'une poche d'actionnaire. — L'inspiration le fuyait, comme s'il se fût appelé Empis, le dramaturge, ou Vigier, le député.

Durant six semaines, le docteur Chouippe disparut de son domicile ; ses amis le cherchèrent de tous les côtés, à la Morgue, dans les filets de Saint-Cloud, et même aux séances de l'Académie française.

Désespérés, les amis du docteur Chouippe allaient le faire afficher entre les portefeuilles égarés et les caniches perdus, lorsque le docteur reparut tout-à-coup à l'improviste, sans crier gare. Ce n'était plus le même homme. Il

était dodu et florissant à la façon de Jules Janin et du restaurateur Lemardelay.

C'est que, pendant son absence, le docteur Chouippe a eu une idée, — une idée gigantesque ! et dès-lors, la santé, l'embompoint, le mollet et l'abdomen sont revenus en foule. — C'est qu'il a réalisé son rêve ! *La bougie médicinale* est allumée, et le docteur Wiesecké est flambé.

Or ça, connaissez-vous la bougie médicinale du docteur Chouippe ; bougie qui n'est pas la bougie de l'étoile et qui brillera plus qu'une étoile ? — Bougie qui est un phénix, sans être pourtant la bougie du phénix.

Une supposition :

Vous êtes poitrinaire ; vous vous nourrissez de blancs de volailles et de lectures sombres ; vous apprenez par cœur *la Chute des Feuilles* de Millevoye, et vous buvez de la tisane. — Votre médecin, qui voit que vous allez filer,

vous ordonne un voyage, et vous devez partir demain pour Hyères.

Le hasard fait passer le docteur Chouippe dans votre rue ; il apprend qu'à tel numéro, à tel étage, languit un jeune poitrinaire de la plus belle espérance. Il monte chez vous, et vous demande si vous tenez à la vie.

— Comme un chicot, répliquez-vous d'une voix mourante.

— Eh bien ! reste dedans, s'écrie le docteur Chouippe d'un ton inspiré.

Tant de confiance vous gagne ; vous congédiez le médecin numéro 1, et vous vous abandonnez corps et ame au sauveur numéro 2.

Que fait alors le docteur Chouippe ? — Il tire de ses poches plusieurs paquets de bougies ; il se fait apporter un grand nombre de flambeaux, place les unes dans les autres et procède, en peu d'instans, à une complète illumi-

nation. — Trois mois après, vous êtes guéri, et vous n'y avez vu que du feu.

Le docteur Chouippe s'est fait le raisonnement suivant, lequel n'est pas moins juste que la voix de certains ténors :

« Les bougies, en se consumant, répandent une fumée que nous absorbons par les organes respiratoires. Donc, si j'emploie, pour la fabrication de mes bougies, au lieu de cire et de suif, des substances médicales, j'arriverai nécessairement à guérir mes malades par le nez. — Quel pied de nez pour mes confrères ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait ; et voilà pourquoi les bougies médicinales du docteur Chouippe ont vu le jour. — C'est clair.

On conçoit, par exemple, que la composition desdites bougies change suivant la nature de la maladie. — S'il s'agit d'un poitrinaire, ainsi que nous l'avons supposé, il entrera dans leur fabrication quelques beeftecks, un gigot

de mouton et deux ou trois bonnes bouteilles de vieux bordeaux, — toutes choses réconfortantes que le malade n'aurait pas pu digérer, et qui, à l'état de fumée, ne lui chargent aucunement l'estomac.

L'invention du docteur Chouippe est appelée à révolutionner la science et surtout la pharmacie. — En effet, si tous les médicamens se prennent par le nez, on se demande avec angoisses ce que deviendront les fabricans de clyso-pompes ?

Les disciples du docteur Chouippe ont reçu le nom de *chouippeurs*, — par corruption, chippeurs.

*** Une découverte encore plus récente que celle du docteur Chouippe, c'est la découverte du chirurgien Baudens, l'ennemi juré du strabisme.

Le chirurgien Baudens a déjà fait tant de cures, que les sujets commencent à devenir d'une rareté désespérante. Pour échapper à

cet embarras, on fait du courtage ; il y a des commis-voyageurs en strabisme sur la place de Paris. — Tout récemment, un de ces courtiers voyageait en cabriolet pour affaires, lorsque regardant son conducteur, il avisa dans ses globes occulaires un défaut de parallélisme très prononcé. — Il lui parla aussitôt de son infirmité, de la guérison si facile à obtenir depuis la nouvelle découverte, fit marché avec lui pour vingt-cinq francs. — Tel est le prix que M. Baudens met à ses opérations miraculeuses, — et se dirigea bien vite, — sans même terminer sa course, — vers le logis du chirurgien qui opéra le conducteur, séance tenante, — et lui remplit ses poches d'adresses imprimées que l'automédon distribue aujourd'hui à tous les *sujets* valides ou invalides qui montent dans sa voiture.

Un employé du ministère des finances, affecté de strabisme, et sourd par dessus le marché, a été conduit chez M. Baudens. — M. Baudens l'a opéré.

O prodige ! l'employé louche plus que ja-

mais. — En revanche, il a recouvré l'usage de ses oreilles.

Tout le monde s'occupant de strabisme actuellement, il devient très dangereux de se confier au premier bistouri venu. — On nous a cité des personnes louches et qui n'y voient plus du tout.

⁂ Le dernier élu à l'Académie française est M. Ancelot (Polycarpe), auteur tragique, comique et propriétaire, — inventeur de la poudre,—appliquée au théâtre du Vaudeville. M. Ancelot est plus spirituel, à lui tout seul, que les trente-neuf autres académiciens, — du moins à ce que l'on assure, et lui aussi.

— Vous voilà donc de l'Académie ! lui disait un de ses rares amis. Recevez mon sincère compliment. Cette position honorable, — passez-moi le mot, — vous était bien due !

— Enfin, j'y suis arrivé !.... répondit le récent immortel en se barbouillant le nez de ta-

bac d'Espagne, et j'en suis d'autant plus satisfait, que **M.** Bayard ne pourra plus m'appeler son *cher collègue*.

Et comme ce même ami lui faisait observer que dans sa nouvelle position il aurait à s'abstenir d'un tas de petits vaudevilles peu dignes d'un académicien :

— Je suis marié, répliqua le poète. **M**me Ancelot vous consolera.

Le Tyran de Café, rapsodie d'assez mauvais goût, — même au théâtre du Palais-Royal, — est une œuvre posthume de **M.** Ancelot, à laquelle il n'a pas eu le courage d'attacher son nom. — **M.** Desforges, qui n'est pas encore académicien, en a endossé bravement la responsabilité.

Honneur au courage malheureux !

⁂ Au bal donné par M. Duprez, premier chanteur de l'Académie royale de Musique, le travestissement était de rigueur.

Les honneurs de la soirée ont été pour M. Alizard, travesti en jeune mariée, — robe blanche, voile blanc et couronne de fleurs d'orangers. — M. Alizard donnait le bras à M. Wartel, déguisé en gendarme.

M. Léon Pillet a dansé toutes les contredanses avec Mme Stoltz, — à l'exception d'une seule, dansée avec Mlle Nau ; — on n'a point fait de musique.

*** Le bal donné par M. Troyon, peintre de paysages, a commencé un dimanche soir, à dix heures, et s'est prolongé jusqu'au mercredi suivant, à midi.

Les rafraîchissemens se composaient de six barriques de vin et de deux barriques d'eau-de-vie, — placées dans un coin de l'atelier, et où chacun allait se désaltérer à son tour.

*** Mais de tous les bals de la saison, le plus remarquable, sans contredit, est celui qui a eu lieu chez un avoué de Paris, M. C...

Voici le programme de cette soirée, tel qu'il a été envoyé à trois ou quatre cents personnes. Nous le publions TEXTUELLEMENT, — dût le notaire Outrebon en mourir de jalousie!

Monsieur et Madame G...., Monsieur et Madame C.... ont l'honneur de vous adresser le programme de haute prévoyance qui a été arrêté pour le maintien de l'ordre et de bonnes mœurs dans la grrrrrande soirée costumée.

Les VOITURES et chaises à porteur devront arriver par l'une des extrémités de la rue J.-J. Rousseau, et prendre immédiatement la FUITE de l'autre côté, sans aller aux BOUTS pour éviter la crotte.

Personne ne sera reçu sans être COSTUMÉ. — La plus grande latitude est laissée sur le choix des costumes. — Ceux **D'ADAM ET D'ÈVE** sont seuls prohibés.

Il est indispensable, pour être admis, d'avoir été INVITÉ. — Comme les invitations sont individuelles, les personnes devront se pré-

senter elles-mêmes. — Autrement elles n'entreraient pas.

On devra laisser en dehors les airs BOUDEURS, les figures MAUSSADES, ainsi que les sabots, cannes et parapluies. — Il n'y aura donc dans les salons que des visages rians, des corps beaux et des esprits bien faits.

A la porte les **DAMES** ne **RECEVRONT** pas de **BOUQUETS**. —Les maris pourraient trouver mauvais qu'on leur ôtât l'occasion d'être galans.

On ne se fâchera de RIEN. — On rira de TOUT. — Ces deux prescriptions sont de rigueur comme le costume.

Chaque individu COSTUMÉ recevra, en entrant, un numéro pour un **GRRRRRRARANDISSIME TOMBOLA**, donc il y aura des numéros pour tout le monde.

Il est expressément défendu de fumer CI-

GARES, PIPES OU CIGARETTES. — On espère que personne ne sera assez CONTRARIANT ou CONTRARIÉ pour trouver une autre manière de FUMER.

On écartera tous les amusemens ennuyeux. — Il n'y aura ni QUATUOR ni QUINTETTE.

Les **CANCAN** et **CACHUCHA** seront dansés avec toute la DÉCENCE qui caractérise ces sortes de divertissemens.

Pendant toute la soirée, on devra observer le plus PROFOND SILENCE. . . . au wisth.

Le TOMBOLA sera tiré **PASSÉ MINUIT**. — Tous les NUMÉROS ne GAGNERONT pas.

On ne délivrera pas de contremarques. — Une fois entré, on ne pourra plus s'en aller.

Conformément aux prescriptions d'un CÉLÈBRE DOCTEUR, et dans l'intérêt des estomacs de tous les invités, **A TROIS HEURES** pré-

cises **IL n'Y AURA** pas de **GRAND SOUPER**. Toutefois les précautions seront prises pour que personne ne meure d'inanition ni du mal contraire.—Il ne sera permis de mourir que de rire.

L'ORCHESTRE, composé de moins de **500 ARTISTES**, dont 500 costumes, sera conduit par un célèbre piston de la capitale.

Comme on ne se séparera qu'AU JOUR, les voitures, s'il y en a, ne seront pas tenues d'avoir leurs LANTERNES ALLUMÉES.

Elles suivront au départ le même ordre que pour l'arrivée.

Nous éprouvons le besoin de répéter à nos lecteurs que nous n'avons pas changé une syllabe à ce programme.

La prose qu'on vient de lire est bien réellement celle de monsieur et madame G..., de monsieur et de madame C..., avoué.

*** Et puisque nous voici au chapitre des exhibitions, nous allons donner le *fac-simile* d'une carte de visite de M. Mollevaut, membre de l'Institut, —telle qu'elle a été trouvée à la glace d'une personne de sa connaissance.

	Traductions en prose: VIRGILE. SALLUSTE. TACITE.	
Traductions en vers. — Virgile. Catulle. Tibulle. Ovide. Horace. Anacréon.	**MOLLEVAUT,** Membre de l'Institut.	Ouvrages de sa composition. — Elégies. Les Fleurs. Fables. Poésies diverses. Chants sacrés. Pensées en vers.
	Rue St-Dominique, 99, *Faub. St-Germain.*	

Pourquoi M. Mollevaut n'a-t-il pas ajouté les mots sacramentels : « ET VA-T-EN-VILLE. »

⁂ Lorsque Paris n'était point encore fortifié ; — lorsque c'était tout simplement une ville pleine de charmes et de délices, on s'y donnait rendez-vous des quatre parties du monde. — C'était un charmant pélérinage que chacun accomplissait avant de mourir. A cette époque, Paris c'était la Mecque du plaisir. — Tous ceux que la révolution mettait à la porte de chez eux, les peuples comme les rois, accouraient en foule, demandant à Paris des consolations contre les douleurs de l'exil.

Par ces temps de fréquentes révolutions, Paris était surtout encombré de princes. L'altesse déchue s'y montrait sous toutes les formes, tantôt prodigue et dépensière comme aux beaux jours de sa splendeur, tantôt fru-

gale et économe autant qu'un étudiant de première année.

Au nombre de ces dernières se trouvait le prince de Capoue, frère du roi de Naples, — altesse disgraciée depuis qu'une mésalliance a enchaîné sa destinée à celle d'une romantique anglaise, miss Pénélope Smith.

Malheureusement pour le prince de Capoue, ses goûts n'ont pas changé, quoique son budget ne soit plus le même. Logé rue de la Paix, à un quatrième étage, il rêve toujours au palais de ses pères, et loin de s'accoutumer aux privations de l'existence bourgeoise, ses souvenirs le reportent sans cesse vers un passé dont la fuite lui est insupportable.

Le prince de Capoue a imaginé quelque chose d'assez original pour se cacher à lui-même sa propre position. — Tous les jours, il quitte le domicile conjugal à midi, et, depuis ce moment jusqu'à l'heure de son dîner, il se promène par la ville, entrant dans tous les magasins où il fait des emplettes à perte de vue.

— Une fois le prix débattu et le marché conclu, le prince se retire en disant qu'il enverra son valet de chambre porter l'argent, et prendre les marchandises. Les marchands attendent et ne voient jamais rien venir.

Quant au prince, il a la satisfaction de se dire : « Si je suis un peu gêné, c'est que je me » ruine en achats de toute sorte. Quand un pays » vous donne l'hospitalité, on doit bien faire » quelque chose pour son commerce. »

Mais voici le revers de la médaille :

Le prince est entré, l'autre jour, par inadvertance, chez un marchand qui attend encore la venue du valet de chambre. — Le marchand l'a reconnu, l'a injurié, et peu s'en est fallu que l'altesse n'ait été coucher au violon.

*** Les gens de théâtre ont un café spécial, et les gens de bourse possèdent le trottoir du Café de Paris. — Le restaurant Broggi est tout à la fois le trottoir et le café des gens de lettres.

C'est en face de l'Opéra, à la porte du Divan, dans une maison appartenant à Mme Damoreau, la célèbre chanteuse de l'Opéra-Comique, qu'est situé le restaurant Broggi ; — topographie admirable, en vérité ! car il se trouve, de cette façon, placé au centre de ce quartier d'élite où la littérature contemporaine a fait élection de domicile et de cigares.

Broggi est, avec Biffi de la rue de Richelieu, le seul restaurateur italien qui soit à Paris. — Là point de fricandeaux à l'oseille, mais des rognons *triffolatti*. Le classique beefteck y cède la place aux polpetti, aux zuchetti, au risotto, au zabaion, à la pasta frôle, et aux macaronis de toutes couleurs et de toutes longueurs. — On cite un plat de macorini à l'italienne que l'illustre auteur de *Guillaume Tell* ne put achever qu'après trente-sept jours d'une attaque vigoureuse et non interrompue. Ce macaroni — monstre, qu'on lui faisait réchauffer tous les soirs, se composait d'un seul morceau de pâte, enroulé sur lui-même, lequel n'avait pas moins de 379 mètres de long : il fut coté sur la carte au prix de quatre-vingt quatorze

francs soixante et dix centimes, que Rossini paya par quelques doubles croches, — accompagnées de beaucoup de soupirs.

On se tromperait grossièrement si l'on supposait que les portes de Broggi s'ouvrent sans distinction devant quiconque est muni d'une pièce de cinq francs contrôlée par la monnaie. — Tout dîneur surnuméraire doit d'abord justifier d'un feuilleton imprimé quelque part, d'une romance gravée ailleurs ou d'un tableau exposé n'importe où. — La dame de comptoir est une femme de lettres, sa survivance est promise à Mme Flora Tristan. — Quant aux garçons de l'établissement, ils subissent, avant d'entrer, un double examen de littérature et de cuisine ; aussi la plupart connaissent-ils à fond leur Virgile et leur Brillat-Savarin, et sont-ils initiés aux beautés d'Homère et de *la Cuisinière Bourgeoise*.

— Giacomo, avez-vous des polpettes ?

— *Infandum, regina, jubes renovare dolorem!* réplique le garçon d'un ton mélancoli-

que, je viens de servir les dernières à M. Berlioz.

— Y a-t-il des places dans la galerie, Arthur?

— *Lasciate ogni speranza!* vous répond-il avec le Dante. C'est plein comme un œuf : j'ai renvoyé tout à l'heure M. Louis Lurine.

C'est au restaurant Broggi que se combinent presque tous les engagemens et marchés littéraires. Fondez-vous un journal et désirez-vous recruter une rédaction économique et garantie bon teint! — Rendez-vous chez Broggi à six heures; là, durant l'intervalle qui sépare votre potage de votre stracchino, vous rencontrerez infailliblement tout ce qu'il vous faut, et même plus : — Ce petit monsieur, d'un blond hasardé, que vous voyez là-bas, redemandant un supplément de pain, vous rédigera vos feuilletons ou vos premiers-Paris, au choix; — cet autre qui mange délicatement avec ses doigts se chargera des premières,— Paris, ou du feuilleton, toujours au choix. —

Car il est à observer que ces messieurs sont également bons à toute espèce de choses, ce qui explique pourquoi le plus grand nombre n'est, en définitive, bon à rien du tout.

⁂ Voici un exemple de l'esprit de logique qui préside aux actes du gouvernement français.

Il y a quatre mois, un des fils du roi est allé arracher, en grande pompe, à l'affreux rocher de Sainte-Hélène, la dépouille mortelle de l'empereur Napoléon. — Ce fut là une noble conquête, et toute la France applaudit à cette grande et solennelle réparation.

Il y a quelques jours, Joseph Bonaparte, — un frère de ce même Napoléon, — vieillard de soixante-quinze ans, dont tout le corps est en proie à d'horribles douleurs, — Joseph a écrit à un de ses amis, à Paris :

« Je suis aux eaux d'Ems, pour ma santé ;
» les médecins me disent que je n'ai de soula-

» gement à attendre que du climat de Nice.
» Mais pour aller à Nice, il me faudrait traver-
» ser une partie de la France, — et la France
» m'est fermée. »

L'ami s'en fut trouver M. Guizot, et lui demanda un laisser-passer pour le pauvre malade; M. Guizot répondit que la permission serait accordée, mais qu'il devait d'abord consulter ses collègues du ministère.

L'affaire fut donc portée devant le conseil, — il y avait huit votans : à l'unanimité des voix, moins celle de M. Guizot, la permission fut refusée.

M. Soult, — un homme qui doit tout à l'empereur, gloire, position, fortune, — M. Soult était au nombre des votans.

*** Ce matin, comme il faisait un temps superbe, notre Cicérone est entré dans notre chambre de bonne heure, et nous a dit :

— Nous allons, si vous voulez, commencer aujourd'hui à visiter les environs de Paris. — Voici la saison des lilas qui s'avance : partons pour les prés Saint-Gervais, — cette oasis fleurie de la banlieue parisienne.

Immédiatement nous nous sommes levés et nous sommes partis pour les prés Saint-Gervais.

Après deux heures et demie de coucou, — torture dont nous ne nous faisions pas une idée, —nous nous sommes arrêtés dans une basse-cour pavée de canards.

— Oh ! s'est écrié notre cicérone... oh ! la campagne !... nous ne sommes qu'arrivés, et je sens déjà...

— Nous aussi, nous sentons..., avons-nous dit en nous bouchant hermétiquement le nez.

Notre cicérone est sorti le premier du coucou pour nous montrer le chemin ; mais ayant

mal calculé ses distances, il a posé le pied dans une mare fétide ; sa jambe a disparu jusqu'au genou.

On l'a entraîné sur la route, et nous avons cherché à nous orienter. — A notre droite, il y avait une auberge; à gauche, un carré de choux s'étendait à perte de vue. Nos deux autres points cardinaux étaient occupés par une lande inculte où se montraient, de loin en loin, des arbustes rabougris.

En ce moment, une ignoble laveuse de vaisselle s'étant montrée sur le seuil de l'auberge, nous lui avons demandé :

— Les prés Saint-Gervais, mademoiselle ?

— Vous y êtes, messieurs.

— Notre cicérone a failli tomber à la renverse.

— Çà ? les Prés-Saint-Gervais, a-t-il fait avec angoisse.

— Comme vous dites.

— Mais où sont donc les lilas ?

— Ils ne sont pas encore arrivés.

— Vous voulez dire qu'ils n'ont pas encore fleuri ?

— Non, m'sieu, ils ne sont pas encore arrivés de Paris.

— De Paris ?

— Oui, m'sieu, du marché aux fleurs.

Le claquement d'un fouet s'étant fait entendre, nous nous sommes retournés et nous avons aperçu, venant vers nous, plusieurs charrettes, toutes pleines de branches de lilas.

Et le conducteur nous a appris que, tous les matins, la même quantité de fleurs est expédiée de Paris aux prés Saint-Gervais; — qu'on les greffe sur les arbustes rabougris dont nous

avons déjà parlé ; — et que les commis marchands et les grisettes qui viennent les cueillir ne se sont pas encore aperçus de la supercherie.

⁂ La grisette est une fleur indigène qui ne pousse qu'à Paris. — Ailleurs, dans le reste de la France, vous rencontrerez l'artisanne, mais un abîme sépare ces deux natures qui, pourtant, semblent se confondre au premier abord.— L'une est raide, gourmée, empesée comme une pièce de calicot vierge ;—l'autre, la grisette, rit, chante, folâtre et babille comme un oiseau sur la branche.

Il n'y a pas de femme au monde qui sache marcher mieux que la grisette. — Voyez-la glisser sur le pavé boueux des rues, sans que la plus mince éclaboussure vienne salir son bas blanc et bien tiré. Où donc va-t-elle ainsi ? — Il est encore de si bonne heure ! c'est à peine si le grand Paris commence à secouer son sommeil. N'importe ; il fait jour depuis longtemps pour la grisette. Déjà sa toilette est achevée ; ses cheveux reluisent plus que l'aile d'un

corbeau sous son petit bonnet de gaze, et la voilà qui s'achemine vers son magasin.

Quelques instans encore, — le temps de traverser le Palais-Royal ou la place de la Bourse, et elle va se mettre à l'ouvage. Pauvre fille, dont la robe est tout simplement en toile imprimée, et de qui les doigts agiles vont tailler jusqu'au soir le tulle, la soie et le velours. — C'est là un supplice près duquel celui de Tantale s'efface complètement. Consacrer sa vie et son intelligence à embellir les autres, quand soi-même on est belle; travailler aux parures des grandes dames quand il suffirait d'un mot, d'un signe, pour en avoir de tout aussi éclatantes..... Mais non, la grisette est philosophe. Pourvu que l'amour de son Jules ou de son Edouard lui reste, elle est heureuse : — car la grisette a un cœur qui ne sait point calculer, un cœur qui aime suivant les règles de la passion et non celles de l'arithmétique.

Il est peu d'existences mieux employées que l'existence de la grisette. L'employé, le clerc, l'avoué, tous les gens de bureaux ont leur soi-

rée libre. — Viennent à sonner quatre heures et de toutes parts les plumes s'arrêtent, les pupitres se ferment, les chapeaux se brossent et les parapluies sont extraits de l'étui protecteur. — Hélas! il s'en faut de beaucoup que la grisette soit à ce point favorisée. — Sa journée de travail commence à neuf heures du matin et ne finit qu'à dix heures du soir; et pendant ces treize heures c'est tout au plus si on lui accorde quelques minutes pour ses repas et si elle s'interrompt, de temps à autre, pour soulever un coin du rideau qui dérobe à son regard attristé le tableau bruyant de la rue. — Et pour tout cela, pour tant d'assiduité et de patience, savez-vous comment la grisette est rétribuée? — Vraiment, c'est honteux à dire, mais ce qu'on lui donne est absorbé par le mouron de ses serins et par l'entretien du petit jardin qu'elle cultive sur sa fenêtre.

Cependant, la grisette est heureuse! Il lui suffit d'un seul jour pour oublier son travail et ses ennuis de la semaine; jour bien heureux dont la venue est saluée de cent éclats de rire joyeux et de mille projets dorés; —

jour radieux, jour béni et qui a nom *dimanche*.

Donc, le dimanche, et pour peu qu'un rayon de soleil vienne à scintiller à travers les nuages, la grisette prend sa robe la plus fraîche, son bonnet le plus coquet, ses bottines les mieux faites, et la voilà qui se met à sa fenêtre, attendant avec impatience que dix heures sonnent à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. — A l'heure convenue, trois coups sont frappés à la porte, et Jules s'élance, le sourire sur les lèvres et l'espérance dans le cœur.

Jules est étudiant en droit ou en médecine; Jules n'a point de magasin, mais il a une école, des professeurs rébarbatifs et des examens à subir ; lui aussi, Jules, travaille la semaine, et les deux amans n'ont que le dimanche pour s'entretenir de leur flamme. — Mais comme ils la mettent à profit, cette journée si vivement désirée de part et d'autre ! — Et d'abord fuyons Paris ; passons bien vite les barrières. C'est parbleu bien assez d'y rester prisonnier durant six jours ! —Où irons-nous ? Voici Montmorency avec ses ânes gris et ses cerises rouges ; les prés Saint-Gervais et *leurs*

lilas en fleurs ; Saint-Germain et sa forêt ; Versailles et ses pièces d'eau, et en avant ! et fouette cocher ! et mène-nous bon train, mon garçon, car chaque minute qui s'écoule est un vol fait à notre bonheur.

Il n'y a jamais eu de rois, — y compris les rois des contes arabes — qui aient été aussi heureux que l'étudiant et la grisette tant que dure le dimanche. Promenades à pied, à cheval et à âne ; jeux de bagues, montagnes russes, dîner en cabinet particulier, rien n'y manque. — Puis le soir, c'est le bal champêtre qui les enivre de ses amoureuses ritournelles. On valse, on galope, on s'enlace, et tout cela jusqu'au départ pour Paris du dernier omnibus, — ou dernier convoi.

Mais le bonheur n'a qu'un temps. Jules est reçu avocat ou médecin. Il part pour sa province et laisse la grisette en proie à une vraie douleur de mélodrame. — La pauvre fille gémit, s'arrache les cheveux, se meurtrit la poitrine et rêve suicide jusqu'au dimanche suivant où elle fait une autre connaissance. —

Alors commence une série de joies nouvelles, et c'est ainsi qu'elle descend doucement le fleuve de la vie et qu'elle atteint cet âge critique où toute femme, en présence de son premier cheveu gris, murmure, non sans étouffer un soupir :

Combien je regrette
Mon bras si dodu ;
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

⁂ Précédemment nous avons défini les lions « des jeunes gens de quarante-six ans, — ornés d'une fleur à la boutonnière. »

Si nous revenons sur notre définition, ce n'est point que nous ne la trouvions très juste, mais nous la trouvons incomplète.

Parlons donc encore une fois des lions, puisque aussi bien c'est à présent l'un des sujets les plus habituels de la conversation parisienne, — la conversation la plus creuse qui soit.

Qu'est-ce que représente un lion ? — Un lion représente une paire de gants jaunes.

Que représente une paire de gants jaunes ? — Une paire de gants jaunes représente cinquante-cinq sols.

Cinquante-cinq sols ! telle est donc la valeur intrinsèque du lion, réduit à sa plus simple expression.

Les lions prennent leur nourriture dans les salles du café de Paris, de tous les restaurans celui dont la carte est chiffrée aux taux les plus élevés, — ce qui n'a pas peu contribué à leur donner, dans le public, le renom de grands viveurs et de *belles fourchettes*.

Mais ce que le public ignore, c'est qu'il y a deux cartes différentes au café de Paris, — l'une couverte de plats recherchés et de mets impossibles, à l'usage de la foule qui, du reste, n'en use guère ; — l'autre pour les habitués, pour les lions, et celle-là est des plus simples, des plus bourgeoises. Le fricandeau, l'aloyau et le haricot de mouton en sont la base fondamentale.

Donc les lions dépensent une moyenne de quatre francs à leur dîner. — Le plus souvent ils dînent trois ensemble; parce qu'alors on ne prend que pour deux, — ce qui est une économie notable.

Si nous ne nous occupons des lions qu'à partir de leur dîner, c'est qu'alors seulement ils entrent dans la circulation publique. Toutes les matinées et toutes les après-midi ils les passent dans une profonde obscurité. — On n'est pas même très sûr qu'ils existent avant cinq heures du soir, — moment où ils apparaissent sur le bitume des Italiens, fumant leur premier cigare.

Le fricandeau achevé, les lions prennent, en guise de dessert, un cure-dent qu'ils mâchonnent ostensiblement, pendant un quart d'heure, sur le perron du café de Paris; — après quoi ils se rendent à l'Opéra. — Presque toujours ils choisissent, pour entrer, l'instant où il se fait, dans la salle, un grand silence. Alors ils ouvrent et ferment la porte de leur loge avec beaucoup de bruit, de façon à ce que

le parterre impatient lève les yeux et dise : « Ah ! bon... voilà les lions qui arrivent ; en ont-ils donc bu de ce vin de Champagne ! » — En fait de vin de Champagne, les lions ne boivent que de l'eau de Seltz. — Ça coûte moins cher et ça mousse autant.

Les lions occupent une loge qu'ils louent en société ; c'est le système économique du dîner appliqué au spectacle. Ils se mettent sépt ou huit de la partie, et l'on tire au sort à qui se placera sur le devant de la loge.

Les lions assistent à toutes les représentations, même à celle du dimanche. — Que ce soit Duprez ou M. Altairac qui chante, peu leur importe. — Ils vont aux pirouettes voluptueuses de Carlotta Grisi, comme aux maigres entrechats de Mme Carrez. Ce qui leur faut avant tout, à eux, c'est un spectacle. — *Guillaume Tell* ou *la Fille mal gardée*, tout leur est bon.

Il n'est guère que Mme Aguado et le chef claque Auguste qui puissent rivaliser d'assi-

duité avec les lions. — Encore Auguste se fait-il remplacer quelquefois, ce qui n'arrive jamais à ces messieurs.

Les lions, — en tant qu'abonnés de l'Opéra, — ont droit à leurs entrées dans les coulisses, mais seulement pendant les entr'actes. — Aussi dès que la toile est tombée, on les voit quitter processionnellement leur loge, se diriger vers la petite porte qui communique de la salle à la scène et disparaître bientôt dans le sanctuaire.

Comme ils ont tous dîné très sobrement, les lions retroussent leurs moustaches, inclinent leur chapeau sur l'oreille, débraillent le jabot de leurs chemises, et se donnent les allures cavalières d'aimables gentilshommes pris de vin. — Les dames des chœurs les trouvent charmans ; les figurantes déclarent qu'ils exhument Faublas et qu'ils *enfoncent* Richelieu.

La conversation des lions avec ces dames

n'est guère variée ; — mais elle n'est pas spirituelle.

— Dis donc, Alice ?

— Plaît-il ?

— Tu fais de la fausse monnaie, toi ?

— *C'te* question ?

— Dieu me pardonne, ton bracelet est contrôlé par la Monnaie ?

— Un peu qu'il l'est.

— Où diable as-tu *fait* ce bijou-là ?

— C'est un cadeau de mon prince russe, donc ! (C'est inouï ce que la Russie exporte de princes russes.)

— Il est donc millionnaire, ton prince ?

— Non; mais il a tant de bonheur au jeu!

— Sais-tu qu'est-ce qui *est avec* Léonie, à cette heure?

— Eugène; — mais ça ne durera pas, Eugène lui *fait des traits*.

— On ne voit plus Louise?

— Je crois bien : le baron de L. vient de la mettre dans ses meubles.

— Bah!

— Oh! elle est très heureuse! le baron lui a retiré toutes ses affaires du mont-de-piété.

— Vraiment!

— A preuve qu'il lui a promis six couverts d'argent.

— Soupes-tu avec moi, ce soir?

— Impossible; je suis attendue chez Guillaume après l'Opéra. — Il y aura *nopces* et festins.

Mais déjà l'entr'acte est terminé ; le lion s'arrache avec efforts aux charmes de ce tête-à-tête, et regagne tristement le chemin de sa loge.

Minuit sonne ; la toile vient de se baisser pour la dernière fois. — Le lion allume un cigare dans le passage de l'Opéra; puis il va se coucher comme le dernier bourgeois venu.

Et le lendemain il recommence.

Pour mener cette existence pleine de luxe et de délices, il ne faut pas avoir moins de quatre mille livres de rentes!

*** Plusieurs fois nous avons entendu demander par un public sceptique : « Sous quel point de vue sont donc bonnes les pièces de M. Empis. »

Il faut dire d'abord que M. Empis, auteur qui fabrique des comédies et des drames, n'est pas plus heureux dans le drame que dans la comédie.

Ses drames donnent envie de rire.

Ses comédies donnent envie de pleurer.

Le tout ne se donne pas long-temps.

Les œuvres de M. Empis, qui n'ont jamais fait d'argent, participent de la nature des machines pneumatiques : elles opèrent le vide. — Qu'on les affiche, et le théâtre est aussi dénué de spectateurs, que le dialogue de l'auteur est dénué d'esprit.

— Quelle affligeante solitude ! allez-vous dire. Eh bien ! c'est précisément cette solitude qui témoigne en faveur de leur utilité.

C'est une histoire de l'autre jour.

Une indisposition subite de Mlle Rachel avait fait changer le spectacle à la Comédie-Française, et le semainier de service, prévenu à une heure où il ne lui était plus possible de réunir les artistes, s'était vu dans la dure nécessité de faire relâche, — ou d'annoncer *Lord Novart*. — Il s'en tint à cette dernière idée.

Le soir, — au lieu des cinq mille francs sur lesquels on était en droit de compter, les contrôleurs encaissèrent une recette de trente-six francs. — C'était une douzaine de provinciaux qui avaient pris leurs billets, sans se préoccuper du changement de spectacle.

L'un d'eux était placé à la seconde galerie, où il ne tarda pas à se livrer aux douceurs d'un profond sommeil. — Emporté par quelque rêve orageux, le malheureux, qui est probablement somnambule, enjamba la balustrade et tomba sur les banquettes du parterre. — Comme il n'y avait personne, il n'endommagea aucun de ses voisins et ne se fit pas le moindre mal à lui-même.

Comprenez-vous maintenant l'utilité des pièces de M. Empis? — Supposons qu'on eût joué tout autre chose, quelle catastrophe n'aurait-on pas à déplorer aujourd'hui! — Mais, loin de là, c'est *Lord Novart* qu'on représentait; la foule était ailleurs, aux lieux où l'on s'amuse, et rien de pareil n'est arrivé.

Voilà sous quel point de vue sont bonnes les pièces de M. Empis.

⁂ Tout à l'heure, nous avons, en passant, nommé le mont-de-piété.

Le mont-de-piété est un gouffre creusé sous les pieds du pauvre, qui s'élargit incessamment jusqu'à ce que le pauvre s'y abîme et s'y engloutisse.

Un exemple, pris au hasard, prouvera mieux que toutes les phrases quelle institution philantropique c'est que le mont-de-piété; — nous devons cet exemple à M. ***, très entendu dans la matière.

Vous avez besoin d'argent. — Vous portez votre montre au mont-de-piété, une montre à la Breguet qui vous a coûté quatre cents francs.

Le mont-de-piété l'examine gravement et l'estime cent-cinquante, sur quoi il vous prête cent francs.

— Cela me coûtera-t-il bien cher? demandez-vous.

— Oh! mon Dieu! presque rien; — neuf pour cent d'intérêt.

Vous calculez qu'au bout d'un mois vous pourrez rendre la somme et que, dès-lors, vous en serez quitte pour quelques décimes.

En effet, le mois suivant vous êtes en fonds, et vous allez fièrement porter vos cent francs au mont de-piété.

— Je dois un mois d'intérêt, dites-vous, à 9 0[0, c'est 75 centimes. — Voici.

—Pardon, monsieur, vous réplique le mont-de-piété : tout mois commencé compte pour un mois; or, vous avez pris le 10 janvier et vous rendez le 10 février : vous devez donc janvier et février, ci. . . . . 1 fr. 50

— Ah!... voici 1 fr. 50 c.

— Pardon, monsieur, vous avez le droit de prisée, ci. 50

— Ah!... voici.

— Pardon, monsieur, vous avez le droit d'engagement, qui est de 2 0|0, ci. 2

— Ah!... voici.

— Pardon, monsieur, vous avez le droit de dégagement qui est de 1 0|0, ci 1

— Ah!... est-ce tout? ———

— Oui. — Total. . . . . 5 fr.

Ainsi pour cent francs qu'il vous a prêtés pour un mois, sur gage, et par conséquent sans aucun danger, le mont-de-piété vous prend la modeste somme de cinq francs.

C'est tout simplement prêter à soixante pour cent.

O philantropique institution !

*** Tous les ans, à époque fixe, les membres du jockei's club éprouvent un violent désir de se casser une jambe et de se rompre un bras.

C'est pourquoi ils organisent un steeple-chase à la Croix de Berny.

Le steeple-chase, — prononcez course au clocher, — est une agréable plaisanterie qui consiste à franchir à cheval un mur, deux murs, trois murs; — une rivière, deux rivières, trois rivières; — un fossé, dix fossés cent fossés.

Le vainqueur de la lutte est couronné. — Inutile d'ajouter que tous les chevaux qui y ont pris part sont comme le vainqueur.

En Angleterre, les amateurs de steeple-chase ont reçu le nom de *gentlemen riders*.

En France, on les appelle des *gentilshommes ridés*, — ce qui leur convient mieux, à cause de leur âge.

Le dernier steeple-chase avait attiré *tout Paris* à la Croix de Berny. Tout Paris était bien aise de savoir par lui-même le chiffre des morts et des blessés.

Il y avait quatre chevaux engagés.

Les deux premiers ne sont pas arrivés ;

Les deux autres sont restés en chemin ;

La lutte a été des plus intéressantes.

L'importation en France des courses au clocher, — écrivez steeple-chase, — a eu un grand résultat.

Elle a modifié la physionomie d'un proverbe. Autrefois on disait :

Au bout du fossé,— la culbute.

A présent, on dit :

Au bout du fossé, — un gentilhomme ridé.

Encore s'ils pouvaient tous y tomber! — et ne jamais en sortir.

⁂ Les demoiselles Coquillard honoraient le steeple-chase de leur présence.

M. de Cambise, — qui venait d'offrir des marrons glacés au duc de Nemours, — en a offert ensuite à Mlle Albertine Coquillard.

Celle-ci a repoussé l'offre de M. de Cambise avec beaucoup de noblesse, en lui disant ces paroles mémorables :

— Ignorez-vous donc, monsieur, que les *princesses* doivent être servies avant les princes ?

⁂ On nous avait fait un grand étalage de *la solennité* de Longchamps.

— Allez à Longchamps, nous avait-on dit ; c'est là que règne, dans toute sa splendeur, la mode parisienne. — Là se donnent rendez-vous les plus jolies femmes et les plus charmans chevaux. Là seulement vous rencontrerez la fleur des pois de l'aristocratie moderne.

Or, nous sommes allés à Longchamps ; —et voici les impressions que nous en avons rapportées, — toutes fraîches, nous pouvons le dire, car nous avons été trempés jusqu'aux os.

La solennité de Longchamps dure trois jours.

Le premier jour, il a plu.

Il a plu, le second jour.

Le troisième jour a beaucoup ressemblé aux deux premiers.

Il n'y avait qu'un petit nombre d'équipages à Longchamps. — Ces équipages, plus connus sous le nom de fiacres, cabriolets et citadines, nous ont semblé être incommodes, — mais disgracieux.

Cette année, — s'il faut s'en rapporter aux modes de Longchamps, les hommes porteront des habits, des gilets, des redingotes et des pantalons. Ils se chausseront avec des bottes et se coifferont avec des chapeaux.

— Un monsieur, — fleur des pois, — sans doute, — s'est montré avec un habit boutonnant par derrière. — Cette innovation qui a été jugée hardie, ne nous semble pas appelée à un brillant succès.

En revanche, une autre invention ne tardera pas à devenir populaire. — C'est celle du parapluie.

Les personnes qui n'avaient pas de voitures s'abritaient généralement sous un petit dôme en taffetas, soutenu par une douzaine de baleines circulaires, — attachées à une longue canne.

On ne saurait imaginer à quel point cet appareil est simple et ingénieux ; — et comme en définitive, c'est un véritable préservatif contre la pluie, on l'a appelé parapluie.

Toutefois, si nous avons un conseil à donner à nos lecteurs, c'est de ne point se déranger à l'avenir pour les solennités de Longchamps.

Le seul Longchamps dont les arrêts soient écoutés dans le monde fashionable, c'est le journal *la Sylphide;* et ce Longchamps-là, vous le trouverez chez vous, au coin de votre feu, sous la formule d'articles de modes qui

se lisent avec intérêt, — un grand éloge pour des articles de modes.

*** Depuis un mois, le Musée est ouvert à la foule.— Nous avons fait comme la foule, et nous avons visité le Musée.

A ce qu'il nous a semblé, les peintres français se divisent en deux écoles.

L'une de ces écoles sacrifie tout à la couleur ; — l'autre sacrifie tout au dessin.

La première peint trop et ne dessine pas assez ; — la seconde dessine trop et ne peint pas du tout.

Ceux-ci peignent leurs tableaux avec un balai barbouillé de bleu et de rouge ; — ceux-là se servent d'une pointe d'aiguille trempée dans un peu de blanc d'Espagne délayé.

M. Delacroix et M. Ingres sont les chefs de ces deux écoles. — Ils font des élèves, les-

quels, — comme cela arrive de tout temps, — n'ont point les qualités de leurs maîtres et exagèrent leurs défauts.

*** Nous avons fait une remarque singulière.

Les tableaux les plus distingués qui soient, cette année, à l'exposition de peinture française, sont dus à MM. Calame et Diday, de Genève; — à MM. Wyld et Wiékemberg, deux Allemands, — et à M. Verboeckhoven, de Bruxelles.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

PREMIÈRE LIVRAISON.

15 *février.*

DEUXIÈME LIVRAISON.

15 *mars.*

Où l'on prouve qu'il vaut mieux rencontrer des voleurs que des gendarmes. — Le Conservatoire royal de musique. — Côté des hommes, — côté des femmes.— M. Chérubini.— M. Habeneck. — La propriété littéraire et la pêche des morues. — Château chinon et M. Pelletier. — Dulac. — Dire F. et passer outre. — M. de La Salle, officier d'ordonnance. — Son bal improvisé.— M. de Rambuteau. — M. Durand et le *Veau qui tête.* — Le procès du *National.* — Les Pairs de France calomniés. — Les grandes coquettes du Luxembourg. — *Le diable amoureux et le diable boîteux.* — Une favorite. — Une femme d'Opéra en 1841. — Tous les Juifs vendent des lorgnettes. — Mlle. Rachel mineure à perpétuité. — Le bois de Boulogne. — Paris fortifié. — Ce que coûte le vote du général C. — Deux filles vaccinées à marier. — M. de Foy. — Madame de Saint Marc. — L'argot. — Histoire de Lebidois, surnommé Polyphème. Les fréres Cognard. —M. Harel. —Les

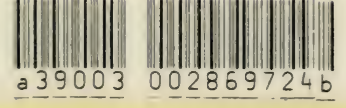
TROISIÈME LIVRAISON.

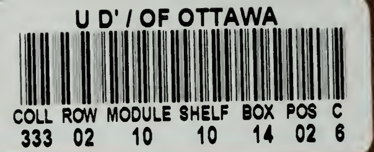
15 *avril.*

Un notaire antique. — Les bénéfices de la faillite. — Les victimes fantastiques de maître Lehon. —Le curé de N.-D.-de-Lorette. — Tendances superstitieuses. — Les enfans voués au blanc, sale. — Définition d'un commissaire royal. — Où l'on maltraite le traitement de M. Buloz. — M. Cousin sur les quais. — Un mot de madame Stoltz. —Histoire de M. Théleur. — Un attelage de tigres. — Un souper à cent trente cinq francs par tête. — Louis-Philippe à la salle Chanterine. — La *Revue de Paris* J. M. — Inchindi. — Les Égéries. —M. Paul Foucher. — La branche des Valois. — La chambre des Pairs. — Feu Paris. —La propriété littéraire. —Me Chaix-d'Est-Anges. — M. Thiers. — Instruction pour avoir des enfans sains de corps et d'esprit. — M. Cheneau père et M. Cheneau fils. — Le docteur Wieseché. — Le docteur Chonippe. — —Les bougies-beeftecks. — Les chippeurs. — M. Baudens. — Les courtiers en strabisme. — M. Ancelot. — M. Bayard. — Le de M. Duprez. — Le bal de M. Troyon. — La soirée de M. G.

avoué. — Les cartes de visites de M. Mollevaut, membre de l'Institut. — Le restanrant Broggi. — Joseph Bonaparte. —M. Guizot. — M. Soult. — Les lilas des Prés Saint-Gervais. — Les grisettes. — Les lions au café de Paris.— Les lions l'Opéra. —Le Mont-de-Piété. — Soixante pour cent d'intérêt. — Sous quel point de vue sont bonnes les pièces de M. Empis. — La Croix de Berny. — Les gentils hommes ridés. — de M. Cambise. — Mademoiselle Coquillard. — La solennité de Longc hamps. — On invente les parapluies. — L'exposition de peinture.




a39003 002869724b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 10 14 02 6